



ÉVANGILE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE (1)

LE contexte des événements de Fatima, en 1917, est très semblable à celui de l'apostasie d'Israël qui a mis fin à l'Ancien Testament. Le "petit reste" des « pauvres », fidèles à la foi d'Abraham, les "pauvres de Yahweh", gardait une espérance inconfusable : à Nazareth (Lc 1,26), dans la « région montagneuse » de Juda (Lc 1,39), à Bethléem (Lc 2,8), à Jérusalem (Lc 2,25). Les saints Évangiles en témoignent.

« ANNONCIATION ».

Ainsi en va-t-il du Portugal en 1916, lorsque « l'Ange de la Paix », comme il se présente lui-même, vient apprendre à trois « pauvres enfants », ainsi désignés par Lucie dans ses MÉMOIRES, que « les Cœurs de Jésus et de Marie sont attentifs à la voix de leurs supplications ». Après leur avoir enseigné à prier : « Ne craignez pas ! Je suis l'Ange de la Paix. Priez avec moi ! » il parle comme jadis « l'Ange du Seigneur » à Zacharie : « Sois sans crainte, Zacharie, car ta supplication a été exaucée. » Saint Luc ne précise pas quel était l'objet de la supplication de Zacharie. Sans doute la naissance de l'enfant miraculeux qu'Élisabeth, sa femme stérile, va lui donner.

Au Portugal, l'objet des « supplications » des enfants est celui que l'Ange vient de leur enseigner : « supplication pour la conversion des pécheurs », comme il le leur dit lors de sa deuxième apparition : « Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie ont sur vous des desseins de miséricorde. Offrez sans cesse au Très-Haut des prières et des sacrifices.

– Comment devons-nous nous sacrifier ?

– De tout ce que vous pourrez, offrez à Dieu un sacrifice, en acte de réparation pour les péchés par lesquels Il est offensé, et de supplication pour la conversion des pécheurs. »

Prières et sacrifices ont deux objets : consoler le Bon Dieu des outrages des apostats, et obtenir que sa grâce les sollicite encore une fois de se convertir.

À la différence de Zacharie au Temple, mais à la ressemblance de la Vierge Marie à Nazareth, les enfants n'ont pas la moindre hésitation : « Poussés par un mouvement surnaturel », ils imitent l'Ange agenouillé en courbant le front jusqu'à terre pour répéter les paroles qu'ils lui entendent prononcer : « Mon Dieu ! Je crois, j'adore, j'espère et je vous aime. »

C'est une Croisade qui commence, non pas militaire, mais de prières et de sacrifices... Une Croisade eucharistique. Lors de la troisième apparition, « nous avons revu l'Ange qui tenait dans sa main gauche un calice sur lequel était suspendue une Hostie de laquelle tombaient quelques gouttes de Sang dans le calice ».

L'Hostie, c'est Jésus ressuscité qui verse son Sang précieux dans le calice chaque jour en tous les points de la terre pour le salut des pécheurs : prières et sacrifices de Lucie, François et Jacinthe n'auront de puissance pour réparer les outrages, sacrilèges et indifférences par lesquels Jésus-Christ est lui-même offensé que par leur communion aux « très précieux Corps, Sang, Âme et Divinité de Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles de la terre :

« Mangez et buvez le Corps et le Sang de Jésus-Christ horriblement outragé par les hommes ingrats. Réparez leurs crimes et consolez votre Dieu. »

« JE SUIS DU CIEL. »

« Un signe grandiose apparut au Ciel : une Femme ! Le soleil l'enveloppe, la lune est sous ses pieds et douze étoiles couronnent sa tête. » (Ap 12,1)

Le dimanche 13 mai 1917, précédée d'un éclair qui brilla à deux reprises, Elle apparaît « sur un petit chêne-vert », « toute vêtue de blanc, plus brillante que le soleil ». C'est Elle ! Mais « le soleil », qui l'enveloppait à Patmos, aux yeux de saint Jean, est en retrait. En attendant le « signe » du 13 octobre.

La première parole de cette "Femme" « plus brillante que le soleil », est la réponse au démon qui agressa sainte Thérèse vingt ans auparavant, avec une puissance qui entraîne aujourd'hui le monde entier dans l'apostasie :

« Je suis du Ciel ! »

Donc, le Ciel existe ! Et « les ténèbres, empruntant la voix des pécheurs », ont menti en disant à Thérèse : « Avance, avance, réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore : la nuit du néant. »

Elle n'a pas dit : « Je viens du Ciel », comme aurait pu le dire l'ange Gabriel à la Vierge Marie le jour de

l'Annonciation. Mais elle a dit : « *JE SUIS DU CIEL !* » et cette courte phrase qui est la première de son saint Évangile, résonne à nos oreilles comme un écho discret de la première phrase du Pater : « Notre Père qui êtes aux cieux... » Notre Mère aussi, par une grâce insigne du Père des miséricordes, peut proclamer à son tour, en toute vérité : « *Je suis du Ciel !* » Car ces mots évoquent le mystère même de sa personne. Cette Dame « toute vêtue de blanc, plus brillante que le soleil », irradie une lumière plus claire et plus intense qu'un verre de cristal rempli d'eau cristalline traversé par les rayons du soleil le plus ardent, et cette lumière, c'est Dieu !

« *Et que veut de moi Votre Grâce ?* »

– *Je suis venue vous demander de venir ici pendant six mois de suite, le 13, à cette même heure. Ensuite, je vous dirai qui je suis et ce que je veux. Après, je reviendrai encore ici une septième fois.* »

Non seulement Lucie entend ces paroles tombées d'une bouche céleste, mais elle touche du doigt, pour ainsi dire, le Ciel : « Nous étions si près que nous nous trouvions dans la lumière qui l'entourait, ou plutôt qui émanait d'Elle, peut-être à un mètre et demi de distance, plus ou moins. »

À cette heure-là, une seule chose compte : entrer entièrement dans le Ciel et pour toujours. Le reste n'est rien !

« *Et moi aussi, est-ce que j'irai au Ciel ?* »

– *Oui, tu iras.*

– *Et Jacinthe ?*

– *Aussi.*

– *Et François ?*

– *Aussi, mais il devra réciter beaucoup de chapelets.* »

Si c'est la condition pour aller au Ciel, qui ne dira comme François : « *Ô ma Notre-Dame ! des chapelets, j'en réciterai autant que vous voudrez !* »

Sinon ?

« *Est-ce que Maria das Neves est déjà au Ciel ?* »

– *Oui, elle y est.*

– *Et Amélia ?*

– *Elle sera au purgatoire jusqu'à la fin du monde.* »

« Heureusement, pour nous le purgatoire est là, au débouché de cette vie en l'autre. Et jamais croyance ne m'a paru plus nécessaire, ne m'a été plus facile que cette croyance-là. Il est plus facile de croire à votre miséricorde infinie parce qu'elle s'accompagne d'une parfaite justice. J'arrive à croire que beaucoup, pardonnés comme le bon larron *in extremis* et libérés du poids très lourd d'une vie de péché, sont appelés à une béatitude céleste forcément parfaite et de nature divine, mais je le conçois mieux quand j'apprends de l'Église qu'un espace et un temps d'expiation, de purification, de correction intense, y disposera tant de larrons qui ne furent pas si bons que celui du Calvaire... » (Georges de Nantes, *PAGES MYSTIQUES*, deuxième édition, 2010, p. 419)

C'est pourquoi Notre-Dame, telle une mère affligée, adressa aux enfants sa requête :

« *Voulez-vous vous offrir à Dieu pour supporter toutes les souffrances qu'il voudra vous envoyer, en acte de réparation pour les péchés par lesquels il est offensé, et de supplication pour la conversion des pécheurs ?* »

– *Oui, nous le voulons.*

– *Vous aurez alors beaucoup à souffrir, mais la grâce de Dieu sera votre réconfort.*

« C'est en prononçant ces dernières paroles que Notre-Dame ouvrit les mains pour la première fois et nous communiqua, comme par un reflet qui émanait d'elles, une lumière si intense que, pénétrant notre cœur et jusqu'au plus profond de notre âme, elle nous faisait nous voir nous-mêmes en Dieu, qui était cette lumière, plus clairement que nous nous voyons dans le meilleur des miroirs. »

Notre-Dame met donc en œuvre sans attendre « *la grâce de Dieu* » infuse promise comme « *réconfort* », lumière de la bonté toute gracieuse et gratuite de Dieu par laquelle Celui-ci se révèle à la créature dans l'être même qu'il lui communique en la créant et la conduit au Christ, Parole de Dieu dans la chair, beauté humaine et Splendeur du Père, visage corporel de la Divinité :

« *Alors, par une impulsion intime qui nous était communiquée, nous tombâmes à genoux et nous répétions intérieurement : "Ô Très Sainte Trinité, je vous adore. Mon Dieu, mon Dieu, je vous aime dans le Très Saint-Sacrement."* »

À croire qu'ils conservaient en eux-mêmes l'Hostie et le Précieux Sang reçus en communion de la main de l'Ange, l'année précédente, comme si le Très Saint-Sacrement était resté en eux comme en de vivants tabernacles selon le vœu de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dans son acte d'offrande comme victime d'holocauste à l'amour miséricordieux du Bon Dieu :

« *Je ne puis recevoir la Sainte Communion aussi souvent que je le désire, mais, Seigneur, n'êtes-vous pas Tout-Puissant?... Restez en moi comme au tabernacle, ne vous éloignez jamais de votre petite hostie...* » (9 juin 1895)

RÉCITEZ LE CHAPELET

« Les premiers moments passés, Notre-Dame ajouta : « *Récitez le chapelet tous les jours afin d'obtenir la paix pour le monde et la fin de la guerre.* » »

Le chapelet est donc la clé du Ciel, et l'instrument de la paix en ce monde. Sans le chapelet, ce n'est que guerre et damnation. Benoîte Rencurel en avait déjà été avertie au siècle de Louis XIV, au Laus.

Aujourd'hui, la fin du « califat » de DAECH n'est pas la paix. Sa défaite à Baghouz, en Syrie, a renvoyé l'État islamique à la clandestinité, où sa détermination demeure intacte de poursuivre la guerre sainte prescrite par le Coran. La durée des combats à Baghouz – plus de six mois – a laissé le temps à DAECH de créer des cellules dormantes plus au sud dans le désert.

Depuis le 1^{er} mai, le dernier grand bastion contrôlé par les djihadistes dans le nord-ouest de la Syrie est

l'objet d'une violente offensive de l'armée syrienne épaulée par la Russie.

Le dernier mot de Marie, le 13 mai, reste d'une actualité urgente : « *Récitez le chapelet tous les jours afin d'obtenir la paix pour le monde et la fin de la guerre.* »

À la pensée de cet imminent danger où nous sommes, lui et nous, de perdre notre âme si nous nous obstinons dans le péché, qu'il nous soit permis de supplier à genoux notre Saint-Père le pape François, de daigner dire et répéter en toute occasion cette prière enseignée par la Vierge Notre-Dame pour accompagner chaque dizaine de notre chapelet :

« *Ô mon Jésus, pardonnez-nous, sauvez-nous du feu de l'enfer, attirez au Ciel toutes les âmes, surtout celles qui en ont le plus besoin.* »

La "guerre" aujourd'hui menace d'incendier le monde, comme l'« *épée de feu* » de l'Ange qui se tenait « *à gauche de Notre-Dame, un peu plus haut* » dans la vision du 13 juillet 1917. Elle « *scintille* » et « *émet des flammes* » aux quatre coins de la planète.

Le feu couve encore en Syrie, où le plateau du Golan, conquis sur la Syrie en 1967, annexé à Israël en 1981, demeure un *casus belli*. Surtout depuis que Donald Trump a décidé de reconnaître la souveraineté d'Israël sur ce plateau qui est une terre syrienne, occupée par Israël depuis "la guerre des Six Jours" en 1967. À vrai dire, Trump n'a pas le pouvoir de donner à Israël la souveraineté sur quoi que ce soit. Le plateau du Golan est un territoire syrien illégalement occupé par Israël qui y a construit plusieurs radars et stations d'espionnage de la Syrie. L'Union Européenne, la Russie et d'autres pays ont rejeté la décision de Trump.

Israël est protégé par un "Dôme de fer" technologique qui n'a pas empêché un missile à longue portée tiré de l'enclave palestinienne de la bande de Gaza de frapper, lundi 25 mars, un village de la plaine de Sharon, au nord de Tel-Aviv, et d'y faire plusieurs blessés.

Unique au monde, ce système de défense développé à grands frais par Israël avec l'aide des États-Unis n'atteindra jamais l'efficacité de « *l'éclat* » antimissiles « *que de sa main droite* » Notre-Dame fait jaillir pour éteindre les flammes qui menacent d'incendier le monde.

Le pape François s'est rendu aux Émirats Arabes Unis, alliés de l'Arabie saoudite qui veut « *restaurer l'espoir* » – c'est le nom actuel de l'opération – par les armes, au Yémen. Il a signé à Abou Dhabi un « *Document sur la Fraternité humaine pour la paix mondiale et la coexistence commune* »... sans Jésus ni Marie, puisque « *Dieu ('Allah) est avec l'homme qui cherche la paix* ».

Et la guerre continue donc au Yémen.

En Extrême-Orient le pacte signé par le pape François avec l'Empereur rouge Xi Jinping développe le même acte d'apostasie (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 197, avril 2019, p. 1-7). C'est un véritable ralliement au camp

du Diable, à tel point que « *désormais être contre le gouvernement communiste, c'est être contre le Pape !* »

Que nous réserve l'avenir ? La réponse à cette question ne fait aucun doute. Si le Pape ne fait pas ce que la Sainte Vierge lui demande, l'Empereur rouge Xi Jinping dominera le monde en lui imposant la "fraternité humaine" de son communisme hérité des « *erreurs de la Russie* » et de l'apostasie de la hiérarchie ecclésiastique ! Il célébrera le centenaire de la proclamation de la République populaire de Chine, le 1^{er} octobre 2049.

LE PÉCHÉ DE L'ÉGLISE

« *À la suite de Jésus, l'Église vit le mystère de la flagellation. Son corps est lacéré. Qui porte les coups ? Ceux-là mêmes qui devraient l'aimer et la protéger ! Oui, j'ose emprunter les mots du pape François : le mystère de Judas plane sur notre temps. Le mystère de la trahison suinte des murs de l'Église... Nous vivons depuis longtemps le mystère de Judas. Ce qui apparaît désormais au grand jour a des causes profondes qu'il faut avoir le courage de dénoncer avec clarté. La crise que vivent le clergé, l'Église et le monde est radicalement une crise spirituelle, une crise de la foi.* » (Cardinal Robert Sarah, *LE SOIR APPROCHE ET DÉJÀ LE JOUR BAISSE*, Fayard, p. 12)

La visite du pape François au Maroc a mis le comble à cette trahison. Pour s'en convaincre, il suffit de relire cette lettre du Père de Foucauld au chapelain de Montmartre, le 18 décembre 1902 :

« *Je viens vous demander très instamment de recommander aux prières des pieux adorateurs de Montmartre et à celles de toutes les âmes dévouées au Sacré-Cœur, une intention bien chère à ce Divin Cœur.*

« *Je suis ici sur la frontière du Maroc, en relation quotidienne avec ses habitants. Or, dans ce Maroc, grand comme la France, peuplé de plus de dix millions d'habitants, il n'y a ni un prêtre, ni un missionnaire, ni un autel, ni un tabernacle. La nuit de Noël s'y passera sans une messe, sans une communion, sans qu'un cœur prononce le nom de Jésus !*

« *Si notre pauvre France, si nos peuples d'Europe sont secoués par la tempête, qu'est-ce à côté de cette nuit totale, de ce voile noir qui s'étend sur tout le Maroc ? Jadis, il eut ses martyrs ; les fils de saint François y eurent longtemps des missionnaires. Maintenant, il ne reste absolument rien, que les chapelains des consulats d'Espagne. C'est le règne de Satan, et nul ne le lui dispute.*

« *Je vous en supplie, au nom de ce Cœur de Jésus qui doit et veut régner, et rayonner sur l'univers, de prier et de faire prier à l'intention de ce deuil immense de Son Cœur, à l'intention de ces dix millions d'âmes, de ce Maroc, si près de nous et si totalement délaissé.*

« *Auprès du Cœur de Jésus, au pied de la Sainte Eucharistie, pensez-y et répondez à cet appel, fait au nom du Cœur divin, par une Croisade de prières précédant une Croisade d'apôtres.* »

frère Bruno de Jésus-Marie.

JOHN TOLAN :

LE SAINT CHEZ LE SULTAN, LA RENCONTRE DE FRANÇOIS D'ASSISE ET DE L'ISLAM. HUIT SIÈCLES D'INTERPRÉTATIONS.

« Nous retrouvons dans les vies de saint François cet appel au détachement absolu, cet appel à la vie simple comme dans un paradis terrestre retrouvé, cet abandon total à Dieu comme à un père, cet amour du Christ sans bornes qui porte jusqu'à faire des folies. Comme lorsque François se trouvera, en 1219, à la Croisade à Damiette, et devant les chevaliers tout à fait ébahis et même le légat du Pape, il ira prêcher le sultan d'Égypte ! » (Sermon de notre Père, le 14 octobre 1979)

« Les vies de saint François » sont précisément le sujet du livre de John Tolan intitulé *LE SAINT CHEZ LE SULTAN* (Seuil, Paris, 2007). Dans cet ouvrage, il se penche sur la façon dont elles traitent de la rencontre du Poverello avec le sultan d'Égypte en 1219 en pleine Croisade, rencontre dont il montre l'importance dans l'histoire de l'ordre franciscain et dans l'histoire de l'Église.

Depuis 1219, elle n'a cessé d'inspirer les interprétations les plus variées. Des chroniqueurs médiévaux à l'*HISTOIRE DES CROISADES* de Michaud parue en 1812, de Luther et Voltaire au cardinal Ratzinger et jusqu'à l'actualité la plus récente...

En effet, le huitième centenaire de cette rencontre a servi opportunément à justifier le voyage du pape François à Abou Dhabi en février et à Rabat en mars dernier. Voyages qui étaient l'occasion de signer un « Document sur la Fraternité humaine pour la paix mondiale et la coexistence commune » avec le grand

imam At-Tayeb de l'université Al-Azar du Caire et un « Appel sur la ville de Jérusalem » avec le roi du Maroc Mohammed VI. Au cours de ces deux voyages en terre d'islam, le pape François a prêché une réconciliation sans condition avec l'islam, qualifiée de « reniement » par notre frère Bruno (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 196), à l'encontre de presque toute la hiérarchie ecclésiastique et de l'opinion internationale qui applaudissent de tels actes « historiques », prétendument inspirés par l'esprit évangélique de saint François.

Finalement, devant une telle insistance, nous pourrions nous demander : le pape François est-il le disciple fidèle de saint François d'Assise ? La « Déclaration » de février dernier est-elle l'aboutissement de la prédication de saint François au sultan en 1219 ?

Quant à cet « Appel » au partage fraternel des Lieux Saints, vient-il clore l'ère des Croisades ? Saint François serait-il vraiment le précurseur inavoué de l'œcuménisme conciliaire qui vient d'écrire une « nouvelle page » à Abou Dhabi ?

Avec le livre savant de John Tolan, malgré son parti pris rationaliste et l'impiété qui en résulte, nous avons tous les éléments en main pour trancher ces questions. Après avoir présenté cet ouvrage, nous établirons la vérité historique de la prédication du Poverello et l'impossibilité de concilier saint François avec le concile Vatican II.

PRÉSENTATION DE L'OUVRAGE

John Tolan, historien né et formé aux États-Unis, enseigne l'histoire médiévale à l'université de Nantes. Spécialiste de l'histoire culturelle du monde méditerranéen, il s'intéresse particulièrement aux rapports entre Chrétienté et islam. Son livre le plus connu, paru en 2003, s'intitule *LES SARRASINS : L'ISLAM DANS L'IMAGINAIRE EUROPÉEN AU MOYEN ÂGE*. Comme beaucoup d'historiens modernes, il s'intéresse davantage à la perception et à la représentation des faits du passé qu'à leur reconstitution objective. La thèse de l'ouvrage qui nous intéresse ici est typique de cette « histoire culturelle » très en vogue dans l'université française : « À travers les siècles, en somme, on s'est constamment intéressé à cette rencontre entre le plus grand saint du Moyen Âge et un prince musul-

man connu pour son érudition et sa justice. Chaque époque y a cerné les reflets de ses propres préoccupations. C'est pourquoi, au lieu de prétendre établir la vérité historique, désormais perdue, de ce qui s'est passé entre les deux hommes dans la tente du sultan en septembre 1219, je propose dans ce livre d'observer la manière dont les images changeantes de cette rencontre présentent un portrait des peurs et des espoirs que suscite la rencontre entre l'Europe chrétienne et l'Orient musulman. » (LE SAINT CHEZ LE SULTAN, p. 34)

Ainsi, dans cet ouvrage de 500 pages, abondent sources et documents de tous genres et de toutes les époques sur la rencontre de 1219 : chroniques, lettres, retables, poèmes, pamphlets, vies de saints,

sermons, etc. L'auteur les organise et les étudie dans leur contexte pour comprendre ces « huit siècles d'interprétations ».

Pour ordonner son travail, il le divise en deux parties : de 1219 au milieu du quatorzième siècle, et du quinzième siècle à nos jours. C'est une distinction classique dans l'historiographie franciscaine que d'isoler le premier siècle franciscain, « *date après laquelle on ne fait plus que compiler et mettre en œuvre les documents antérieurs* » (Desbonnets, p. 9).

Pour cette première période, Tolan choisit neuf œuvres importantes (textes ou images) et les étudie en détail : d'abord des chroniques de Croisades, puis des sources franciscaines. C'est tout l'intérêt de ce livre de mettre à la disposition du lecteur un corpus de sources primitives intelligemment sélectionnées et placées dans leur contexte.

La seconde partie est consacrée à la manière dont le voyage en Égypte est « *mis en scène* » à des fins précises, du quinzième siècle à nos jours : « *au cours des siècles suivants, de nombreux auteurs et artistes décrivent le face à face entre les deux hommes, le présentant souvent comme une rencontre emblématique entre Orient musulman et Occident chrétien* » (Tolan, p. 37).

UNE HISTOIRE PASSIONNANTE DE LA CHRÉTIENTÉ À TRAVERS LE PRISME FRANCISCAIN.

L'auteur raconte le bouleversement causé par la fondation des Ordres mendiants et les conflits externes que leur développement a suscités, avec la papauté, avec l'université de Paris, avec les autres Ordres, ou encore avec le clergé séculier.

Il évoque aussi les conflits internes qui accompagnent la naissance des Frères mineurs, notamment entre les courants « spirituel » et « conventuel » qui se disputent la mémoire du *Poverello*. Il montre le rôle joué par cet Ordre dans les Croisades, autre fait majeur de la société occidentale du treizième siècle.

Ce qui l'intéresse, c'est de mettre en lumière l'élaboration de la vision catholique traditionnelle de la vie de saint François. Celle-ci est fixée par la diffusion des deux textes officiels de l'Ordre franciscain. D'abord la *VITA PRIMA* (1C) et ses compléments, commandés par Grégoire IX à Thomas de Celano à l'occasion de la canonisation du saint en 1228. Ensuite la *LEGENDA MAJOR* (LM) de saint Bonaventure, ministre général de l'Ordre, qui reprend et complète l'œuvre de Celano en 1263. De ces œuvres, admises par chacun, dépendent toutes les représentations futures de la vie du saint.

Ces représentations nous font comprendre à quel point saint François a été l'âme de son siècle, comme l'a dit notre Père : « *Il n'y a pas un seul saint dans*

l'histoire de l'Église qui ait été aimé de l'Église dans son ensemble et précisément du petit peuple chrétien, du petit peuple pauvre, comme saint François d'Assise, au point que le pape Benoît XV a pu dire que nul homme sur la terre n'avait imité de plus près Jésus-Christ lui-même, que François. De nombreux théologiens ont affirmé que saint François d'Assise avait été, pour ainsi dire, comme l'incarnation nouvelle du Christ pour le Moyen Âge, chose absolument étonnante ! » (Sermon du 14 octobre 1979) L'auteur montre, dans les œuvres franciscaines primitives, le fruit de la contemplation de cette conformité de saint François au Christ. Tous les événements de la vie du saint sont donc compris et présentés comme la continuation de l'Évangile. L'étonnante rencontre du saint avec le sultan égyptien ne fait pas exception et dans les biographies comme dans les fresques ou les tableaux, les références évangéliques abondent. Ainsi le récit de saint Bonaventure cite saint Matthieu : « *Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups* » (Mt 10,16), saint Marc : la prédication de Jean-Baptiste à Hérode (Mc 6,20), puis saint Luc : l'assistance promise par Jésus à ceux qui prêcheront à sa suite (Lc 21,15).

L'iconographie reflète aussi cette contemplation. John Tolan commente ainsi une œuvre du milieu du quinzième siècle, le retable de la Bañeza, du peintre Nicolas Francés : « *Francés montre François et le frère Illuminé malmenés par des hommes féroces et barbares [...]. Leurs expressions, surtout celle de l'homme qui tient François par l'habit et presse son visage contre celui du saint, rappellent celles des bourreaux du Christ dans des scènes de la Passion. François est ici un alter Christus traîné devant un nouveau Pilate. Celui-ci ne l'écoute pas ; nous ne trouvons ici ni sermon accueilli avec bienveillance, comme sur le retable Bardi (1240), ni épreuve du feu, comme à Assise (1295). Les Sarrasins et leur sultan sont les ennemis implacables du Christ et de ses serviteurs [...]. Cela pourrait s'expliquer par la peur des Turcs ottomans.* » (p. 325-326)

Pourtant, comparer saint François devant le sultan à Jésus devant Pilate n'est pas une extravagance ou un anachronisme destiné uniquement à prouver que « *les Maures sont nos ennemis* ». C'est aussi la contemplation d'un artiste qui comprend le cœur du saint parti pour l'Orient afin de donner sa vie pour le salut des infidèles, à l'imitation de son Maître et Sauveur. Nous verrons d'ailleurs plus loin à quel point cette contemplation correspond à la réalité historique de la rencontre de 1219.

John Tolan constate qu'à travers les siècles tous les retables, fresques ou enluminures consacrés à la vie du *Poverello* ont eu pour source d'inspiration la *LEGENDA MAJOR* de saint Bonaventure. Et pour

illustrer la rencontre de 1219, les artistes choisissent presque toujours – le retable de la Bañeza est une exception notable – la même scène tirée de cette œuvre, celle de l'épreuve du feu.

La première et la plus belle de toutes ces représentations de l'épreuve du feu, dont tous les artistes s'inspireront à leur tour, est celle du Maître d'Assise dans la basilique supérieure de la ville, datée de 1295-1299. Voilà, en cette fin du treizième siècle, la vision catholique traditionnelle définitivement fixée.

Jusqu'au quinzième siècle, tous les auteurs posent leur regard sur cet événement avec la foi catholique et l'amour de saint François, quitte à embellir l'événement, à l'enrichir, à en expliquer toutes les zones d'ombres par des ajouts plus ou moins légendaires. John Tolan se fait un jeu de les déceler et de les énumérer, surtout lorsqu'ils poussent dans le sens de l'identification au Christ. Par exemple, il se moque des *Fioretti* (1327) qui rapportent que saint François partit pour Damiette avec douze compagnons ou encore qu'il apparut après sa mort à deux frères pour les prévenir de se rendre auprès du sultan à l'agonie afin de le baptiser.

De même, Tolan s'efforce de mettre en avant les « mises en scène partisans » de l'événement de 1219, quitte à exagérer à son tour, comme pour le retable de la Bañeza.

Il rapporte par exemple un sermon prononcé par saint Bonaventure à l'université de Paris, en 1273 à l'occasion d'une réfutation de « l'averroïsme latin » qui fait alors des ravages. Le saint docteur utilise la rencontre de 1219 comme *exemplum*, c'est-à-dire comme image marquante pour illustrer son propos. Pourtant, rien d'extravagant dans la leçon que Bonaventure tire de son *exemplum* en 1273, et rien de contradictoire avec le récit de la *LEGENDA MAJOR*. En effet, pour réfuter les excès rationalistes à l'université, saint Bonaventure raconte que saint François considérait la foi comme au-dessus de la raison et que c'est pour cela qu'il ne fit pas de controverse philosophique avec le sultan et ses « prêtres ». Comme les Sarrasins refusent les Écritures Saintes, une seule solution lui restait : l'épreuve du feu. Tolan exagère parce qu'il tient absolument à montrer « que Bonaventure se sent peu contraint à la fidélité envers sa propre version canonique de la vie de François et qu'il la modifie en fonction des besoins didactiques du moment » (Tolan, p. 218). Il cherche ainsi à prouver que la *LEGENDA MAJOR*, sur laquelle repose toute la vision traditionnelle, n'est qu'une « mise en scène partisane » parmi d'autres.

Pourtant il n'est pas possible de mettre sur le même plan la vie officielle de l'Ordre avec une véritable « mise en scène » partisane comme celle

d'Angelo Clareno. John Tolan présente un texte dans lequel ce chef de file des « *spirituels* » franciscains au quatorzième siècle profite du récit du voyage en Orient pour insister exagérément sur la trahison des faux disciples en l'absence du saint. C'est de ce voyage que daterait l'infidélité des franciscains conventuels à l'esprit du fondateur. Comment comparer les visions manichéennes et apocalyptiques d'un frère qui a quitté l'ordre franciscain avec l'œuvre magistrale d'un docteur de l'Église ?

À l'encontre de John Tolan qui cherche à tout prix à prouver sa thèse, il ne faut exagérer ni les conflits ni les légendes. Malgré tous ces accidents et ces embellissements, c'est la *LEGENDA MAJOR* de saint Bonaventure qui domine. Biographie officielle et unique de l'ordre franciscain depuis 1263, elle est la référence obligée de tous les auteurs et garantit une vision cohérente et reconnue par tous.

Mais John Tolan nous est précieux lorsqu'il nous introduit, à travers le prisme franciscain, dans le grand combat des derniers temps. Toute la seconde partie de son ouvrage est consacrée à la montée en puissance de la contestation de la vision catholique traditionnelle, de la fin du quinzième siècle à nos jours.

C'est la Réforme protestante qui ouvre les hostilités contre les ordres religieux dans sa haine de l'Église. Tolan montre à quel point les faux réformateurs du seizième siècle ont haï saint François, vrai réformateur de l'Église au treizième siècle, et ont cherché à le salir par tous les moyens. C'est du luthérien Érasme Alber que vint l'attaque la plus farouche avec l'*ALCORANUM FRANCISCANORUM* de 1542, en français l'*ALCORAN DES CORDELIERS*. Il s'en prend à un ouvrage, le *DE CONFORMITATE*, de Barthélemy de Pise, livre paru en 1385 et très prisé chez les franciscains au début du seizième siècle, qui montre la conformité de la vie de saint François à celle de Jésus-Christ. Alber s'en moque comme du nouveau « Coran » ou « Alcoran » des franciscains idolâtres qui ont remplacé le Christ par saint François et son Évangile par leur Règle. Tous les miracles sont présentés comme des légendes ridicules, notamment la Stigmatisation. À propos de la rencontre de 1219, Alber se moque de la légende de la conversion miraculeuse du sultan par l'intercession *post mortem* de saint François, que Barthélemy de Pise reprend des *FIORETTI*. Cette légende très tardive semble certes infondée, mais Alber se rit au passage de l'illusion des franciscains qui croient pouvoir convertir les musulmans. Il se fait ainsi l'écho de l'affreuse théologie de Luther qui considère tous les infidèles et païens comme damnés. Luther rédige une préface à cette œuvre dans laquelle il exprime son dégoût du culte

des saints, de la vie religieuse et sa haine de la pratique de la vertu et des œuvres. Selon lui, les franciscains sont des fanatiques qui ne valent pas mieux que les musulmans. Quant à saint François, c'est un naïf qui aurait mieux fait de se marier plutôt que de lutter contre les tentations en se roulant dans la neige, et qui se serait évité bien des difficultés s'il n'avait pas fondé son ordre sur la pauvreté absolue. Mais au-delà de son refus des biens temporels, le grand tort de saint François, que Luther et ses émules ne lui pardonnent pas, c'est d'avoir toujours été soumis à l'Église.

Le chapitre suivant est consacré aux Lumières. Ce qui est le plus frappant, c'est la continuité que l'auteur établit entre la Réforme protestante et les prétendus Philosophes : « *Il n'est pas toujours facile de distinguer les critiques des Philosophes de celles des protestants : du reste, divers auteurs réformés continuent à polémiquer contre François et contre les frères mineurs, dans des œuvres qui seront lues avec attention par les Philosophes.* » (Tolan, p. 363)

Leur attaque contre l'Église commence par une critique véhémement des ordres religieux, accusés d'être un poids écrasant pour le progrès de la société. « *Ces Philosophes polémiquaient sur le terrain de l'histoire, faisant une peinture sombre de la vie des fondateurs des ordres ; François fut leur cible favorite.* » (Tolan, p. 363) Pourquoi ? D'abord, parce que les franciscains étaient un ordre encore très puissant en Europe, notamment en France ; ensuite parce que saint François est un saint à part, à cause de la grande dévotion populaire dont il bénéficia et de la singularité de sa vie. Fanatique, fou, superstitieux, analphabète sont autant d'accusations qui abondent sous la plume des « Philosophes »... John Tolan résume bien le fond de la critique de ces rationalistes « éclairés » : « *Rebelles aux lois de la nature qui obligent l'homme à travailler pour gagner son pain et à procréer pour s'assurer une descendance, les franciscains sont un poids pour la société.* » (Tolan, p. 368)

Mais c'est la figure du « roi Voltaire » qui tient la première place dans ce chapitre. Il connaît bien les auteurs protestants et reprend les critiques qu'il a trouvées dans l'*ALCORAN DES CORDELIERS*. Il méprise les ordres religieux et s'acharne contre saint François, en mettant en garde ses lecteurs contre l'amour de la pauvreté et la pratique de la mortification (cf. *Dictionnaire philosophique*, article « *Superstition* », 1764).

Voltaire dénigre aussi les Croisades et les Croisés qui sont pour lui l'incarnation du fanatisme catholique (cf. Tolan, p. 318).

Mais c'est avec son *ESSAI SUR LES MŒURS* publié en 1756, qu'un pas nouveau est franchi dans la critique de l'Église et de la civilisation chrétienne. Pour

« *écraser l'infâme* », Voltaire va s'employer à réhabiliter Saladin et Al-Kâmil (qu'il appelle « Méléidin »), comme des figures de tolérance et de paix en face du fanatisme chrétien. Saladin est donc l'antithèse du Croisé : « *Aussi n'avait-il jamais persécuté personne pour sa religion : il avait été à la fois conquérant, humain et philosophe.* » Voltaire donne en exemple de tolérance le testament de Saladin qui aurait accordé des dons aux pauvres de toutes les religions, « *voulant faire entendre par cette disposition que tous les hommes sont frères, et que pour les secourir il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils souffrent. Peu de nos princes chrétiens ont eu cette magnificence, et peu de ces chroniqueurs dont l'Europe est surchargée ont su lui rendre justice.* » (cf. Tolan, p. 379) Cet éloge de la tolérance et de l'humanisme des princes musulmans et ce mépris du fanatisme ou de l'intégrisme chrétien nous apparaissent comme annonciateurs de l'esprit qui va triompher jusque dans l'Église catholique deux siècles plus tard.

Dans son chapitre sur les interprétations de l'événement au dix-neuvième siècle, John Tolan n'évoque pas de critiques aussi violentes. Les protestants et certains auteurs rationalistes comme Jules Michelet tentent de rapprocher saint François de Luther dans sa volonté de réforme, mais la comparaison est intenable et le combat semble s'apaiser pour un temps.

Tolan consacre ce chapitre essentiellement à l'histoire de la mission franciscaine au Levant et à ceux qu'il appelle les « *orientalistes* », c'est-à-dire « *ceux qui mettent en avant la supériorité de l'homme européen sur l'Oriental d'une manière qui justifie, implicitement ou explicitement, le pouvoir du premier sur le second* ». Retenons deux œuvres célèbres : *L'ITINÉRAIRE DE PARIS À JÉRUSALEM* de Chateaubriand (1811), qui réhabilite les Croisades par romantisme, mais a le mérite d'attirer l'attention de l'Occident sur les missions franciscaines en Orient, persécutées par les Ottomans.

Mais c'est surtout *L'HISTOIRE DES CROISADES* de Joseph-François Michaud, « *best-seller* » du dix-neuvième siècle, que Tolan étudie. Cet auteur, proche de Charles X au moment de la conquête de l'Algérie en 1830, présente « *l'innocente Croisade* » de saint François et les missions franciscaines à sa suite comme infructueuses sans le préalable d'une vraie Croisade militaire. Au dix-neuvième siècle, c'est la colonisation qui est la nouvelle Croisade. Pour donner la civilisation aux peuples musulmans, la mission et la colonisation vont de pair. C'est tout de même, après tant de critiques, une réhabilitation du saint et de sa postérité.

N'oublions pas que l'Église s'était défendue devant toutes ces attaques. Tout d'abord, en réaffirmant le culte de

ses saints et en diffusant, grâce à l'imprimerie, l'imagerie franciscaine traditionnelle. Puis progressivement, en accomplissant l'œuvre critique qui s'imposait.

Au dix-septième siècle, le frère irlandais Luc Wadding répond à Érasme Alber en écrivant une grande chronique franciscaine à partir de sources scrupuleusement citées et critiquées. Puis en 1652, Bossuet réhabilite le saint François « *Alter Christus* » face à la critique protestante dans son *PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE* : il le présente comme une figure de la folie divine face à la sagesse du monde. Quand il aborde le voyage en Égypte, Bossuet fait une magnifique apologie de sa soif du martyr : « *Je ne m'étonne donc plus si l'incomparable François désire ardemment le martyr, lui qui ne perdait jamais de vue le Sauveur attaché à la Croix, et qui attirait continuellement, de ses adorables blessures, cette eau céleste de l'amour de Dieu, qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Enivré de ce divin breuvage, il court au martyr comme un insensé : ni les fleuves, ni les montagnes, ni les vastes espaces des mers ne peuvent arrêter son ardeur. Il passe en Asie, en Afrique, partout où il pense que la haine soit la plus échauffée contre le nom de Jésus. Il prêche hautement à ces peuples la gloire de l'Évangile ; il découvre les impostures de Mahomet, leur faux prophète.* »

Au dix-huitième siècle, le bollandiste Constantin Suyskens applique à la vie de saint François la méthode lancée par ces jésuites érudits pour l'honneur de l'Église et qui consiste à « *rédigier les vies des saints de l'Église en se fondant sur l'étude aussi exhaustive que possible des documents* » (Tolan, p. 387). Suyskens commence par présenter et évaluer ses sources : il privilégie Celano et saint Bonaventure et écarte les sources tardives ainsi que tout ce qu'il estime légendaire.

Au dix-neuvième siècle, le travail érudit de référence est fourni par Girolamo Golubovich, franciscain à Jérusalem qui étudie en particulier la présence franciscaine au Levant. Ses ouvrages exhaustifs sont cités par John Tolan lui-même tant son travail de compilation reste inégalé.

Quant au vingtième siècle, ce sont les travaux du frère Vorreux et du Père Desbonnets qui font référence. Ils réaffirment la vision catholique traditionnelle, mais sont noyés dans un océan de publications et d'interprétations les plus diverses et les plus hasardeuses de la vie de saint François. Ce qui prend le dessus, d'après Tolan, c'est la vision d'un saint François apôtre de la paix et précurseur du dialogue entre les religions. Cette vision s'impose d'abord hors de l'Église puis dans l'ordre franciscain avant de l'emporter au sein même de la hiérarchie catholique. Malheureusement, cette défor-

mation partisane que Tolan reproche avec raison aux auteurs modernes, il l'étend à tous les auteurs quels qu'ils soient et en conclut qu'il est impossible d'établir la vérité historique de l'événement.

LE PARTI PRIS MODERNISTE FAIT L'AVEUGLEMENT ET L'IMPUISSANCE DE CET HISTORIEN.

Sous prétexte de démasquer les partis pris, l'auteur « *déconstruit* » toutes les sources et tous les documents de son corpus, sans les distinguer ni les hiérarchiser. Selon lui, chaque époque s'est projetée elle-même dans cet événement et l'a interprété selon ses propres préoccupations. Il s'agit donc d'étudier comment chacun des auteurs ou artistes a transfiguré ou défiguré cette rencontre : l'apologiste pour fabriquer un saint, le Croisé pour justifier sa Croisade, le Supérieur pour justifier son gouvernement, le rebelle pour justifier sa rébellion, le poète pour faire un beau poème...

Un préjugé indéracinable commande cette affirmation : « *La vérité historique est désormais perdue de ce qui s'est passé entre les deux hommes dans la tente du sultan en septembre 1219.* » (p. 34) Autant accuser l'Église de se complaire dans des légendes, belles, mais non fondées, depuis huit cents ans. Accusation entièrement gratuite.

« *Le premier pas fut fait par le protestantisme, le second est fait par le modernisme, le prochain précipitera dans l'athéisme* », annonçait saint Pie X dans l'encyclique *PASCENDI DOMINICI GREGIS*, le 8 septembre 1907. L'apparence de foi dont se revêtaient les modernistes a disparu chez John Tolan et tous ses émules universitaires. Mais cette encyclique de saint Pie X dénonçant la méthode critique moderniste les condamne eux aussi, et il nous est utile d'en avoir les arguments à l'esprit pour comprendre leur manière de travailler – et pour leur répondre ! (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 141 de juillet 2014) Car ce qui apparaît à la lecture de cet ouvrage, c'est que l'incrédule se prive d'immenses lumières pour analyser les sources qui sont à sa disposition, plus abondantes que jamais. Devant elles, comme démuné, il se contente d'en montrer les aspects « hagiographiques » pour les qualifier d'*a priori* « partisans ». Et le résultat d'un tel travail est désastreux : pour le lecteur catholique, c'est un doute porté sur toute la vie du saint, et pour l'incroyant, c'est la confirmation de son rejet de l'Église.

Pour l'historien, c'est la fin de la méthode historique et le dégoût devant le « *vide* » que Tolan avoue lui-même dans son épilogue. Mais il se reprend et écrit, avec sa superbe d'historien moderne : « *Dans une société où la religion n'est plus la force dominante qu'elle a été, elle devient objet de curiosité, d'étude scientifique. La distance*

chronologique et culturelle qui nous sépare du Moyen Âge chrétien ou musulman comme de l'époque des guerres de Religion, nous permet d'y voir plus clair, avec plus d'objectivité que les sources contemporaines des événements. »

Erreur profonde, puisqu'au bout du compte, il renonce à toute vérité historique. Tandis que pour l'historien catholique la « distance chronologique » est si atténuée qu'il arrive à comprendre le cœur des saints et celui des fidèles qui les entourent.

LA VÉRITÉ HISTORIQUE D'UNE PRÉDICATION ENFLAMMÉE

Le premier fait qui s'impose est la constance de la vision catholique traditionnelle de cette rencontre au cours des siècles : tous les auteurs nous parlent du voyage d'un religieux catholique embrasé du désir d'annoncer la foi aux infidèles pour les sauver. Et même les auteurs les plus acharnés à détruire l'Église et la sainteté de saint François sont obligés, tout en la raillant, de suivre cette vision catholique.

Connaissant l'Église « Mère et Maîtresse de vérité », une telle constance mérite d'être expliquée. Or cette vision traditionnelle est fondée sur deux auteurs : Thomas de Celano et saint Bonaventure. Le premier a connu le saint de son vivant et a rédigé sa biographie quelques années après sa mort, l'autre est canonisé et docteur de l'Église.

Pour comprendre leur importance et leur rôle dans l'historiographie franciscaine, nous pouvons comparer l'œuvre de saint Bonaventure à celle qu'accomplit notre Père pour le Père de Foucauld, retrouvant le véritable idéal du saint au milieu des déformations des faux disciples. L'œuvre de Thomas de Celano serait comparable à celle que frère Bruno accomplit pour notre Père, par exemple, en publiant sa biographie en 2011. De telles autorités ne peuvent être écartées à la légère comme le fait Tolan. Qu'a-t-il donc à leur reprocher ?

Thomas de Celano fut chargé par le pape Grégoire IX de rédiger la vie officielle consécutive à la canonisation. Dans sa *VITA PRIMA* de 1228, « il cherche à présenter François non seulement comme un modèle pour les frères de l'Ordre, mais aussi comme un saint exceptionnel digne de la vénération des pèlerins » (Tolan, p. 105).

Selon Tolan, pour la rencontre de 1219, ce style hagiographique empêche d'y voir clair : « Décrivant la quête du martyr qui anime François, il modèle tout naturellement son discours sur celui de l'hagiographie, sur les *PASSIONES* qui narrent les souffrances et la mort des martyrs d'autrefois, le plus souvent aux mains des persécuteurs païens de l'Antiquité romaine. » (Tolan, p. 110) L'autre tort de Celano est d'être imprécis ; de ne pas considérer le contexte politique et militaire de la rencontre, de ne donner aucune consistance historique au personnage du sultan et d'être ignorant de la géographie, puisqu'il parle de « la Syrie » au lieu de l'Égypte...

Les reproches envers la *LEGENDA MAIOR* de saint

Bonaventure sont encore plus violents. Ministre général de l'Ordre de 1257 à 1274, il est chargé par le chapitre général de Narbonne en 1260, de rédiger une vie officielle qui puisse remplacer tous les récits plus ou moins légendaires qui circulent, et pacifier son Ordre divisé sur la mémoire du saint. Pour cela « il cherche à faire rentrer François dans le moule apostolique et christique. Il arrondit les angles, supprimant certains passages qui ne correspondent pas à l'image qu'il souhaite donner. »

Quant au récit de 1219, après avoir constaté que le récit de la *LEGENDA MAJOR* est beaucoup plus long que celui de Celano dont il s'inspire, Tolan va jusqu'à accuser saint Bonaventure d'avoir inventé l'épreuve du feu, que nous apprenons pour la première fois dans cette œuvre de 1263, « pour mieux illustrer la ferveur de son amour, qui est bien le sujet du chapitre » (p. 207). Et tout serait à l'avenant dans la *LEGENDA MAJOR*... Sous prétexte de faire l'unité de l'Ordre franciscain, saint Bonaventure aurait fabriqué à sa guise une vie du saint et menti sans vergogne puisqu'il affirme, dans son prologue : « Pour être bien sûr de ne transmettre à ceux qui nous suivront que la vérité authentique et nette concernant sa vie, je me suis rendu sur les lieux où le saint est né, a vécu, est trépassé : j'ai soigneusement recueilli les souvenirs de ses compagnons encore vivants, de quelques-uns surtout qui ont le mieux pénétré et imité sa sainteté, et en qui on peut avoir toute confiance puisqu'on a reconnu la vérité de leurs dires et de leur vertu. » (LM, Prologue, 4) Parmi les souvenirs des compagnons, pour les historiens franciscains, ce sont les souvenirs du « frère Illuminé, homme d'intelligence et de courage » (LM 9, 8) qui ont servi à saint Bonaventure pour compléter le récit de Celano. Mais cela n'est pas dit explicitement dans la *LEGENDA MAJOR*, ce qui laisse place à la controverse. Aussi John Tolan se contente de dire « peu plausibles » tous les ajouts de saint Bonaventure.

À la suite des meilleurs franciscains et en suivant le frère Damien Vorreux, il nous faut réhabiliter saint Bonaventure. Car si les premiers franciscains se sont fabriqué un saint selon leurs désirs, qu'est-ce qui empêche ceux d'aujourd'hui et même n'importe qui d'interpréter selon ses lumières les faits et actes du saint ou même d'en imaginer de nouveaux ? De plus, si saint Bonaventure a menti sur ce point, tout n'est

qu'interprétation partisane ou légende et la vérité historique est effectivement perdue.

Selon le Père Desbonnets, la thèse de John Tolan n'est pas neuve : « *Il est impossible en effet d'ouvrir une Vie de saint François sans y lire que les "sources" de cette vie posent problème et que ce problème est insoluble.* »

Touchant saint Bonaventure, « *il faut avouer que son œuvre n'est pas une "biographie-pour-historiens-futurs" ; la chronologie n'est pas le premier de ses soucis ; les anecdotes sont juxtaposées ou introduites par des formules vagues. Le genre littéraire choisi n'avait pas davantage pour but l'apport de nouveautés : c'est une compilation, un "digest", un travail de démarquage sur des documents de base retravaillés, repensés, regroupés et présentés sous une forme nouvelle. Et cependant, outre que saint Bonaventure est le seul à nous apprendre certains détails ou épisodes, il est aussi le seul à nous y faire pénétrer si avant. Ne réduisons pas aux simples "faits" l'objet de l'histoire ; la connaissance des "âmes" du passé intéresse plus encore celui qui veut remonter jusqu'à ses origines, et pour nous aider dans cette recherche dont dépend l'authenticité de notre vie franciscaine, saint Bonaventure est un maître irremplaçable et inégalé.* » (D. Vorreux, *VIE DE SAINT FRANÇOIS*, p. 12)

Contrairement à ce que prétend Tolan, le nom du frère Illuminé n'est pas « *choisi parce qu'il correspond bien au registre du feu* », puisque nous le retrouvons après la stigmatisation du saint comme l'un de ses frères les plus proches à qui il confie cette grâce insigne (LM 13,4). De plus, le frère Golubovich, érudit franciscain que Tolan appelle « *un grand pourfendeur de légendes* », inclut dans le tome premier de sa *BIBLIOTECA* le manuscrit *Verba fr. Illuminati* qui commence ainsi : « *Le ministre général [saint Bonaventure] nous a dit : Voici des anecdotes que racontait volontiers frère Illuminé qui accompagna saint François chez le sultan d'Égypte.* » Ce manuscrit, daté du quatorzième siècle, est-il crédible ? Selon Golubovich, il n'est pas dénué de valeur historique et il est probable qu'on trouvera un jour sa source primitive ou des documents concordants. Quoi qu'il en soit, ce manuscrit fait remonter au quatorzième siècle cette tradition selon laquelle saint Bonaventure a recueilli le témoignage du frère Illuminé.

Un autre argument en faveur de cette tradition se trouve dans le texte lui-même. Saint Bonaventure copie littéralement Celano pour raconter les deux premières tentatives du saint de se rendre auprès des infidèles, et c'est seulement à partir du récit de 1219 qu'il apporte de nouveaux éléments. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait eu accès à un témoignage, direct ou non, d'un proche du saint qui n'était mort

que depuis trente-quatre ans. Enfin, nous avons vu que frère Bonaventure reparlera plusieurs fois de cette épreuve du feu dans des sermons ou des cours à l'université de Paris, jusqu'en 1273, l'année précédant sa mort, sans dire jamais qu'il s'agissait de sa méditation ou d'une pieuse invention.

Ainsi, nous avons toutes les raisons de croire que saint Bonaventure a reçu le témoignage du frère Illuminé qui accompagna le saint devant le sultan et que ses ajouts sont véridiques.

Nous lirons le récit de Thomas de Celano et de saint Bonaventure qui le complète, avec d'autant plus de confiance que nous le vérifierons par un témoin indirect et connu de tous les historiens des Croisades : Jacques de Vitry. Cet évêque d'Acre, grand prédicateur de la cinquième Croisade, était présent à Damiette et a raconté la rencontre entre le saint et le sultan dans une lettre datée de février ou mars 1220. Nous le considérerons comme d'autant plus crédible que son opinion sur l'ordre franciscain est alors très « *ambivalente* » (Tolan, p. 64) : d'une part à cause des défections dans son entourage clérical en faveur de l'Ordre naissant, d'autre part en raison du zèle incontrôlable des jeunes franciscains. Il semble ainsi n'avoir pas perçu ou voulu percevoir alors l'importance de l'événement.

« *Dom Renier, prieur de Saint-Michel, est passé à l'ordre des frères mineurs. Cette religion s'est beaucoup multipliée à travers le monde entier, car ils imitent expressément les formes de l'Église primitive et la vie des Apôtres. Elle nous paraît néanmoins très dangereuse, car non seulement les parfaits, mais aussi les jeunes frères et les imparfaits, qui devraient être soumis quelque temps à l'épreuve de la discipline monastique, se répandent deux par deux dans le monde entier. Lorsqu'il est venu dans notre armée, leur maître et fondateur de cet ordre, brûlant du zèle de la foi, n'a pas craint de traverser l'armée des ennemis, et après avoir prêché quelques jours la parole de Dieu aux Sarrasins, il obtint peu de choses. Le sultan, roi d'Égypte, lui demanda cependant en secret de supplier le Seigneur à son intention afin qu'il adhère sous l'inspiration divine à la religion qui plairait le plus à Dieu.* » (Lettre sixième, citée par Tolan, p. 43)

LA RENCONTRE DE 1219.

Revenons donc aux faits. Pour comprendre la rencontre, il faut d'abord étudier le contexte de la cinquième Croisade. En voici un résumé tiré de la CRC n° 314 : « *Le pape Innocent III qui avait prêché la quatrième Croisade meurt le 16 janvier 1216. Honorius III continue son œuvre : non seulement il fait prêcher la Croisade en Occident, mais il charge l'éloquent archevêque d'Acre, Jacques de Vitry, de réveiller le zèle des Francs de Syrie eux-mêmes. Ces*

créoles, ces “poulains” comme on les appelait, s’accommodaient trop bien du *modus vivendi* signé par Saladin et le roi Richard en 1192. La paix enrichissait dans des proportions inouïes les ports de Tripoli, de Tyr et d’Acre, redevenus, comme à l’époque phénicienne, les entrepôts de tout le commerce du Levant.

« La prédication de Jacques de Vitry ne fut pas vaine : à Saint-Jean-d’Acre, à Beyrouth, à Tripoli, à Tortose, à Antioche, les foules prirent la Croix. Jean de Brienne, alors “roi de Jérusalem”, revenant à ce qui avait été le premier objectif de la Croisade précédente, décida une expédition en Égypte, débarqua en face de Damiette le 29 mai 1218, réussit à s’emparer de la tour qui défendait l’accès de la ville, et à couper la chaîne qui barrait le fleuve. Le 5 novembre 1219, Damiette fut prise d’assaut [...]. »

John Tolan détaille la situation de la Croisade au moment de l’arrivée de saint François parti d’Ancône à la fin du mois de juin 1219 :

« En septembre 1219, cela faisait déjà un an et quatre mois que les troupes de la cinquième Croisade campaient dans les sables, entre la Méditerranée et un bras du Nil, devant Damiette. Les Croisés n’arrivaient ni à prendre la ville égyptienne ni à mettre en déroute l’armée d’Al-Kâmil, venue à la rescousse de la ville. C’est vraisemblablement au mois d’août 1219, au moment où la frustration et le désespoir étaient particulièrement aigus d’un côté comme de l’autre, que François d’Assise arriva au camp des Croisés. » Arrivée providentielle donc ! En réalité, le relâchement a gagné les troupes et, contre l’avis du saint, le 29 août, les Croisés tentent une attaque décisive. Laissons Celano nous raconter, dans la *VITA SECUNDA* (2C), la prédiction de leur défaite que fit le saint :

« Or le saint apprit un jour que nos soldats s’apprêtaient à livrer bataille ; il en fut très peiné. “Si la rencontre a lieu aujourd’hui, dit-il à son compagnon, le Seigneur me révèle que ce ne sera pas à l’avantage des chrétiens. Mais si je le dis, je passerai pour un fou, et d’autre part si je me tais, la faute m’en pèsera sur la conscience. Que dois-je faire à ton avis ?

– Père, lui répondit son compagnon, n’attache aucune importance au jugement des hommes ; ce n’est pas d’aujourd’hui que tu passes pour un fou ; décharge ta conscience et crains plutôt Dieu que les hommes !”

« Le saint bondit aussitôt et prend à partie les chrétiens, les met en garde pour les sauver : il leur défend d’aller se battre, les informe du danger... Ils prirent pour sornettes ce qui n’était que trop vrai, endurcirent leurs cœurs et ne voulurent rien entendre. Ils prennent l’offensive, engagent le combat, luttent corps à corps avec l’ennemi. Tant que dura la bataille, François resta anxieux ; il demandait à son compagnon de se lever pour aller inspecter

l’horizon ; une fois, deux fois : rien. Une troisième fois, il lui ordonna d’aller voir, et voici que toute l’armée chrétienne en déroute terminait la bataille dans la honte au lieu du triomphe escompté. Le désastre fut tel que notre armée perdit six mille hommes, tués ou prisonniers. Le saint avait pour eux beaucoup de pitié ; eux se repentaient bien d’avoir été incrédules. Il pleurait surtout les Espagnols, dont il voyait peu de survivants, si grande avait été leur fougue durant le combat. Que les princes de la terre méditent cet exemple, et apprennent qu’on ne se révolte pas impunément contre Dieu, c’est-à-dire contre la volonté du Seigneur. L’orgueil, d’ordinaire, conduit à la ruine : ne comptant que sur ses propres forces, il se prive des secours du Ciel. Puisque c’est d’En-Haut que nous devons espérer la victoire, c’est aussi dans l’obéissance à l’Esprit de Dieu que doivent s’engager les combats. » (2C30)

Saint François, en traversant les lignes ennemies revêtu de la seule armure de la foi, va donc donner l’exemple du chrétien qui ne compte pas sur ses propres forces, au contraire des « Espagnols » présomptueux parmi lesquels il faut sûrement inclure le légat Pélage.

Tolan reprend son récit : « C’est à la suite de cette victoire qu’Al-Kâmil renvoya l’un des prisonniers aux Croisés, avec une proposition de négociations. Le sultan offrait aux Croisés de leur rendre la ville de Jérusalem et de leur donner des fonds pour la reconstruire, ainsi que de nombreux châteaux aux alentours. En échange, les Croisés quitteraient l’Égypte [...]. C’est dans ce contexte de trêve et de négociations entre les deux camps que François d’Assise aurait traversé les lignes ennemies pour parler au sultan. Acte de bravoure ou d’inconscience qui allait, pensait-on dans le camp croisé, lui coûter la vie. » (Tolan, p. 22) De fait, malgré la trêve, c’était une action très risquée et selon la *CHRONIQUE D’ERNOUL* (1227-1229), le légat Pélage chercha à dissuader le saint de se rendre auprès du sultan : « Le cardinal leur dit qu’il ne leur donnerait pas congé et qu’il ne leur commandait pas d’aller, car il ne voulait pas donner congé à quiconque d’aller dans un tel lieu où ils seraient tués. » (cité par Tolan, p. 75)

« QU’EST-CE QUI A POUSSÉ FRANÇOIS À TRAVERSER LA MER JUSQU’EN ÉGYPTE POUR REJOINDRE LE CAMP DES CROISÉS, PUIS À FRANCHIR LES LIGNES ENNEMIES ? » (p. 22)

Saint Bonaventure répond que c’est la charité du Christ qui le presse, pour le salut des âmes ! Par deux fois déjà, il avait tenté de se rendre auprès des infidèles, en Syrie puis au Maroc, pour y annoncer l’Évangile et y cueillir la palme du martyr. Ces deux tentatives furent vaines. « L’homme de Dieu comprit alors qu’il lui était nécessaire de vivre encore pour

la famille qu'il avait engendrée, et il s'en retourna prendre la garde des brebis confiées à ses soins. Mais la ferveur de son amour ne put laisser son âme en repos ; une troisième fois il tenta de passer chez les infidèles pour favoriser, en y répandant son sang, l'expansion de la foi en la Sainte Trinité. » (LM 9,7) Et cette fois, il réussit, comme nous le confirme Jacques de Vitry. Accompagné du frère Illuminé, ils sont faits prisonniers par les soldats sarrasins. « À la fin, après les avoir maltraités et meurtris de toute manière, ils les amenèrent, conformément aux décrets de la divine Providence, en présence du sultan : c'était ce qu'avait désiré l'homme de Dieu. » (LM 9,8) Cette référence à la Providence nous rappelle que le « personnage principal » de l'histoire de François, c'est Dieu. « Le prince leur demanda qui les envoyait, pourquoi et à quel titre, et comment ils avaient fait pour venir ; avec sa belle assurance, le serviteur du Christ François répondit qu'il avait été envoyé d'au-delà des mers non par un homme, mais par le Dieu très-haut pour lui indiquer, à lui et à son peuple, la voie du salut et leur annoncer l'Évangile qui est la vérité. »

« SI, COMME IL EST PROBABLE, IL A EFFECTIVEMENT RENCONTRÉ AL-KÂMIL, NEVEU DE SALADIN ET SULTAN D'ÉGYPTE, QU'ONT PU SE DIRE LES DEUX HOMMES ? » (Tolan, p. 22)

Malgré ce que dit John Tolan, nous connaissons avec certitude le contenu de la prédication de saint François. Comment ? D'abord par l'exemple de toute sa vie, puis par le récit de saint Bonaventure et surtout par la *REGULA NON BULLATA* – c'est-à-dire non approuvée par le Pape, parce qu'elle tenait « plus du directoire spirituel que de la législation canonique » (Desbonnets, p. 54) – que le saint rédigea lui-même en 1221 et dont l'Article 16 est consacré à « ceux qui vont chez les Sarrasins et autres infidèles » :

« Les frères qui s'en vont peuvent vivre spirituellement parmi eux de deux manières. Une manière est de ne faire ni disputes ni querelles, mais d'être soumis à toute créature humaine à cause de Dieu et de confesser qu'ils sont chrétiens. L'autre manière est, lorsqu'ils voient que cela plaît au Seigneur, d'annoncer la Parole de Dieu, pour qu'ils croient en Dieu tout-puissant, Père et Fils et Saint-Esprit, créateur de toutes choses, au Fils rédempteur et sauveur, et pour qu'ils soient baptisés et deviennent chrétiens, car celui qui ne renaît pas de l'eau et de l'Esprit-Saint ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. Cette doctrine et aussi toute autre qui soit agréable au Seigneur, ils peuvent la prêcher aux infidèles et aux autres hommes, car le Seigneur dit dans l'Évangile : “Qui me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai moi aussi devant mon Père qui est dans les cieux” (Mt 10,32) ; “Qui rougira de moi et de mes paroles, le Fils de l'Homme rougira de lui quand il viendra dans sa majesté, dans la gloire de son Père et des saints Anges.” (Lc 9,26) »

« Tous les frères, où qu'ils soient, se rappelleront qu'ils se sont donnés et qu'ils ont livré leurs corps au Seigneur-Jésus-Christ. Et pour son amour ils doivent s'exposer aux ennemis, tant visibles qu'invisibles, car, dit le Seigneur : “Qui perdra son âme à cause de moi la sauvera pour la vie éternelle.” (Lc 9,24) »

Cette prédication catholique enflammée, suivant la seconde manière de l'Article 16, fut celle de saint François : « Il prêcha au sultan Dieu Trinité et Jésus sauveur du monde avec une telle force d'âme et une telle ferveur d'esprit qu'en lui vraiment se réalisait de façon éclatante ce verset de l'Évangile : “Je mettrai dans votre bouche une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront ni résister ni contredire.” (Lc 21, 15) »

Ainsi embrasé du feu du Saint-Esprit, il est tout à fait « plausible » que, dans sa lancée et dans son désir ardent du martyre, il ait lancé au sultan, « qui l'écoutait avec plaisir », une telle proposition : « Si tu veux te convertir au Christ et ton peuple avec toi, c'est très volontiers que, pour son amour, je resterai parmi vous. Si tu hésites à quitter pour la foi du Christ la loi de Mahomet, ordonne qu'on allume un immense brasier où j'entrerai avec tes prêtres, et tu sauras alors quelle est la plus certaine et la plus sainte des deux croyances, celle que tu dois tenir. » Mais le sultan, hésitant devant une proposition si dangereuse, et voyant la fuite d'un de ses prêtres, répond : « “Je doute qu'un de mes prêtres veuille pour sa foi s'exposer au feu ou subir quelque tourment.” Le saint lui dit alors : “Si tu veux me promettre, en ton nom et au nom de ton peuple, que vous passez tous au culte du Christ pourvu que je sorte des flammes sans mal, j'affronterai seul le feu. Si je suis brûlé, ne l'attribuez qu'à mes péchés ; mais si la puissance de Dieu me protège, reconnaissez pour seul vrai Dieu, seigneur et sauveur de tous les hommes, le Christ, puissance et sagesse de Dieu !” » (LM 9, 8).

Les quelques « anecdotes que racontait volontiers frère Illuminé qui accompagna saint François chez le sultan d'Égypte » dans le manuscrit *VERBA FR. ILLUMINATI*, nous semblent absolument dans l'esprit du récit de la *LEGENDA MAJOR* et nous apportent des précisions sur le ton de cette rencontre digne des controverses de Jésus avec les pharisiens :

« Le sultan voulut un jour mettre à l'épreuve la foi et la ferveur que manifestait le bienheureux François envers notre Seigneur crucifié. Il fit étendre par terre devant lui un beau tapis multicolore presque entièrement décoré de motifs en forme de croix ; et il dit aux assistants : “Faisons venir cet homme qui a l'air d'être un vrai chrétien ; si, pour avancer jusqu'à moi, il marche sur les croix du tapis, nous lui dirons qu'il insulte son Seigneur. Et s'il refuse de passer sur le tapis, je lui demanderai pourquoi il dédaigne d'avancer jusqu'à moi.”

« On appela l'homme plein de Dieu. Celui-ci, de cette plénitude même de Dieu, recevait ses instructions tant pour agir que pour parler : il traverse le tapis d'un bout à l'autre et s'approche du sultan. Alors le sultan, croyant avoir trouvé une bonne occasion de reprocher à l'homme de Dieu une insulte faite au Christ, lui dit : "Vous les chrétiens, vous adorez la croix en tant que signe particulier de votre Dieu : pourquoi donc n'as-tu pas craint de fouler aux pieds ses croix dessinées ?" Le bienheureux François lui répondit : "Sachez qu'avec notre Seigneur on a aussi crucifié des larrons. Nous possédons la vraie croix de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, nous l'adorons et lui témoignons grande dévotion ; mais si la sainte Croix du Seigneur nous a été donnée, à vous fut laissée en partage celle des larrons. Voilà pourquoi je n'ai pas eu de scrupule à marcher sur des symboles de brigands..." »

« Le même sultan lui soumit ce problème : "Votre Seigneur a enseigné dans ses Évangiles qu'il ne fallait pas rendre le mal pour le mal ni refuser son manteau à qui voudrait prendre la tunique, etc. (Mt 5,40) ; alors, les chrétiens ne devraient pas envahir nos terres ?" »

– Il semble, répondit le bienheureux François, que vous n'avez pas lu intégralement l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ. Voici ce qu'on y lit à un autre endroit : "Si ton œil te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi" (Mt 5,29). Il a voulu nous enseigner par-là que tout homme, si cher, si proche soit-il, et même aussi précieux pour nous que la prunelle de nos yeux doit être repoussé, arraché, expulsé, s'il cherche à nous détourner de la foi et de l'amour de notre Dieu. Voilà pourquoi il est juste que les chrétiens envahissent la terre que vous habitez, car vous blasphémez le nom du Christ et vous détournez de son culte tous ceux que vous pouvez. Mais si vous vouliez reconnaître, confesser et adorer le Créateur et Rédempteur, les chrétiens vous aimeraient comme eux-mêmes..." »

« Tous les assistants étaient dans l'admiration de ces réponses. » (cité par Desbonnets, p. 1332)

Voilà bien le cœur de saint François révélé : son amour pour toute créature est éclairé et guidé par son amour pour son Créateur et Sauveur. La vraie charité consiste à reconnaître que les hommes sont tous frères pourvu qu'ils « confessent et adorent le Créateur et Rédempteur ». Les Croisades sont une œuvre de miséricorde divine par laquelle les chrétiens sont débarrassés du scandale de l'islam antichrist et les musulmans pressés de se convertir à la vraie religion. Alors la fraternité sera possible en vérité. C'est là tout le sens de la « Croisade de saint François », comme l'appelle le Père Desbonnets (p. 1122), qui profite de la Croisade militaire à Damiette pour « affermir le projet grandiose qu'il portait dans son

âme de soumettre les païens, non par l'épée et par des chevaliers, mais par la vie et la voix de ses fils » (P. Gratien, *HISTOIRE DES FRÈRES MINEURS AU TREIZIÈME SIÈCLE*, p. 646).

« QUEL FUT LE RÉSULTAT DE L'ENTRETIEN, POUR L'UN COMME POUR L'AUTRE ? COMMENT CETTE RENCONTRE A-T-ELLE INFLUÉ SUR LA VIE DES DEUX HOMMES, SUR LA CROISADE, SUR L'IMAGE QU'ON SE FAISAIT DE CÔTÉ ET D'AUTRE, SUR LA MISSION FRANCISCANNE AUPRÈS DES NON-CHRÉTIENS ? » (Tolan, p. 22)

Certes, au contraire de ses soldats, le sultan le reçoit bien, « avec courtoisie » (Celano) et l'écoute « avec plaisir, le pressant de prolonger son séjour auprès de lui » (saint Bonaventure). Le saint va effectivement rester plusieurs jours, pendant lesquels la controverse sera très serrée, allant jusqu'à l'offre d'une ordalie pour prouver la vérité de la foi catholique.

Certes, le sultan est admiratif du désintéressement de cet homme de Dieu qui refuse ses prestigieux cadeaux. Reconnaisant son ardeur et son courage, « il se sentait pénétré par sa parole » (Celano). Al-Kâmil avait certainement de bonnes dispositions à l'égard des chrétiens dont il connaissait la foi ; selon John Tolan, « il n'était pas hostile au débat religieux : il aurait présidé un autre débat théologique entre chrétiens et musulmans. Les deux patriarches chrétiens d'Égypte, le monophysite et le melkite prirent part à la discussion. » (p. 25), Mais Celano et saint Bonaventure, dans la version latine, font allusion, par le choix de leurs mots, à l'Évangile de saint Marc sur la relation entre Hérode et saint Jean-Baptiste : « Car Hérode avait du respect pour Jean, sachant que c'était un homme juste et saint. Et il le mettait à couvert. Et quand il l'entendait, il était fort perplexe ; et pourtant il l'écoutait volontiers. » (Mc 6,20)

Vérité éternelle de l'Évangile. Comme Hérode, comme Pilate hier, le sultan pourtant attiré par la vérité n'écoute finalement pas le saint. Al-Kâmil refuse l'épreuve du feu et ne se convertit pas. Jacques de Vitry dans son *HISTORIA OCCIDENTALIS*, en explique la raison : « Finalement, il craignit de voir passer dans l'armée des chrétiens des membres de sa propre armée, convertis au Seigneur par cette parole efficace. Il donna l'ordre de le reconduire, en tout honneur et sécurité, jusqu'à notre camp, lui disant à la fin : "Prie pour moi, afin que Dieu daigne me révéler la loi et la foi qui lui plaisent davantage." » Saint Bonaventure écrit simplement : « Par crainte du soulèvement populaire. » C'est l'amour du pouvoir et la peur des représailles qui le retiennent de se convertir, même s'il demande au saint de prier à son intention, reconnaissant en lui un homme de Dieu. Il propose aussi, en vue de son salut éternel, de donner aux

chrétiens pauvres et aux églises les cadeaux refusés par François. « *Mais le saint qui avait horreur de porter de l'argent, et qui ne découvrait pas dans l'âme du sultan les racines profondes de la foi vraie, s'y refusa inexorablement.* » (LM 9,8) Puis, averti par Dieu en une révélation, saint François repart en pays chrétien, sans obtenir le martyre comme saint Jean et le Christ, ni la conversion de ce peuple. **L'échec est apparemment total...**

L'histoire nous apprend que le 5 novembre 1219, les Croisés, battus deux mois auparavant, emportèrent la ville de Damiette. Comment ne pas y voir un signe de la Providence ? Dans sa *Lettre sixième*, Jacques de Vitry décrit comment les Croisés, après avoir piétiné pendant un an et demi, prirent la ville quasi sans coup férir, « *miraculeusement* », la maladie et la famine étant venues à bout de la résistance des habitants... Par ailleurs, nous connaissons la fin tragique de la Croisade, par la faute du légat Pélage, et savons que le comportement d'Al-Kâmil envers les chrétiens vaincus honteusement fut étonnant de compassion : après avoir accordé des conditions de paix inespérées, nous raconte la *CHRONIQUE D'ERNOUL*, il pleura avec le roi Jean de Brienne devant son armée défaite et affamée et lui accorda des vivres.

En revanche, le traité de Jaffa que ce même Al-Kâmil signa avec l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen en 1229 à l'issue de sa fausse Croisade, ne peut pas être considéré comme un fruit de la prédication de saint François. Qui était cet empereur germanique qui fut surnommé de son vivant “*l'Antéchrist*” et qui nous apparaît comme un précurseur de la réconciliation inconditionnelle du christianisme avec l'islam ?

C'était l'homme le plus puissant de son temps et Jean de Brienne, roi de Jérusalem, lui avait donné sa fille en mariage afin qu'avec ses armées, il sorte la Syrie franque de l'ornière dans laquelle l'avait placée l'inconséquence de Pélage. Mais Frédéric II, dont les secours avaient déjà manqué en Égypte en 1221, diffère pendant de longues années d'accomplir son vœu de Croisé. Tant et si bien que le pape Grégoire IX, excédé de tant de mauvaise foi, l'excommunia en 1227. Pourtant, l'année suivante, il s'embarque, toujours excommunié, pour la Terre sainte, libre « *comme un pirate* » selon l'expression du Pape. René Grousset écrit : « *En réalité, nul n'est plus éloigné que Frédéric de l'ancienne idéologie de Croisade.* » (*L'EMPIRE DU LEVANT*, p. 257)

En effet, l'empereur, épris de la “culture” arabe découverte auprès de ses sujets sarrasins de Sicile, part en 1228 en vertu d'une alliance militaire conclue avec Al-Kâmil pour l'aider contre son frère, al-Mouazzam, sultan de Damas, et contre des bandes de barbares turcs menaçants. Arrivé au Levant après la

mort d'al-Mouazzam, il négocie tout de même avec Al-Kâmil, avec lequel il conclut le traité de Jaffa en février 1229, « *accord destiné dans sa pensée, à clore l'époque des Croisades, à mettre fin, des deux côtés, à la guerre sainte en instaurant un régime de tolérance religieuse réciproque* » (Grousset, p. 257). Cet accord rendait aux Francs, sans coup férir, ce qu'ils désiraient le plus : Jérusalem, Bethléem et Nazareth ainsi que quelques places fortes. Toutefois, cette réussite spectaculaire là où tous avaient échoué avait une contrepartie : Jérusalem en tant que Ville sainte pour les deux religions devait être partagée avec les musulmans qui gardaient la Mosquée Al-Aqça et le Dôme du Rocher. C'était, dans la pensée de Frédéric II, le moyen de mettre fin aux guerres de Religion entre Chrétienté et islam.

Tout au long de son séjour auprès d'Al-Kâmil, Frédéric II montra une admiration sans bornes pour la prétendue culture du pays et, reniant sa foi, il se comporta comme un musulman, n'affichant que mépris pour le christianisme. Une anecdote en dit long : il aurait jeté à terre un prêtre qui, l'Évangile à la main, faisait l'aumône devant une mosquée, et l'aurait même menacé de le tuer s'il recommençait à offenser ainsi les musulmans (E. Kantorowicz, *FRÉDÉRIC II*, p. 180). Finalement l'empereur, au comble de l'orgueil et malgré l'excommunication pesant sur lui, se couronne lui-même roi de Jérusalem dans le Saint-Sépulcre, là où Godefroy de Bouillon avait refusé la couronne d'or, par humilité et amour de son Sauveur couronné d'épines... Mais ce traité bancal, qui ne reposait que sur la parole d'un chrétien excommunié et d'un souverain musulman, n'a duré que quelques années... Le sultan dut faire face à l'opposition des plus religieux de ses sujets et Frédéric II qui avait ravivé les querelles entre les chrétiens dut laisser la Terre sainte dans une atmosphère de guerre civile (Grousset, p. 258). En 1244, Jérusalem, prise par les bandes de barbares turcs, est définitivement perdue...

Le voyage de saint François qui n'a jamais cherché une entente fraternelle, mais la conversion du sultan, fut un échec. Échec néanmoins providentiel, car il était nécessaire qu'il revienne en Italie pour régler, au sein de l'Ordre, des conflits qui avaient pris durant son absence une ampleur dramatique. Il fallait qu'il soit auprès de ses frères et meure au milieu d'eux pour que l'Ordre lui survive et soit fidèle à sa vocation. Certes, la palme du martyre ne lui a pas été accordée, mais par son courage et son amour, le saint a mérité une configuration plus parfaite encore à son Sauveur : l'imposition des Stigmates comme sceau indiscutable de sa sainteté :

« *Voilà donc ce que Dieu, dans sa bonté, avait décrété, et ce que le saint avait mérité par sa générosité : en ami du Christ, il poursuivit pour Lui, de*

toutes ses forces, sa recherche de la mort sans jamais cependant la trouver ; il gardait ainsi le mérite du martyr, et néanmoins conservait la vie pour recevoir plus tard, de ce martyr le sceau et le symbole : un feu divin si dévorant brûla son cœur qu'il finit par marquer visiblement sa chair.» (LM 9,9)

LA PORTÉE IMMENSE

D'UN ÉVÉNEMENT EMBLÉMATIQUE.

Après la mort du saint, les générations franciscaines considéreront cette rencontre de 1219 comme l'acte fondateur de leurs missions au Levant. Toutefois il est difficile d'établir un lien direct entre la mission franciscaine et la rencontre de 1219, comme le firent beaucoup de légendes affirmant que saint François avait obtenu du sultan la possession des Lieux saints, du Cénacle en particulier.

Ces missions furent initiées par la prédication de la Croisade des frères mineurs à l'appel du Pape. Ils firent preuve d'un zèle extraordinaire pour le recrutement et le recueil de subsides : « Leur éloquence parvenait encore malgré tant d'insuccès à déterminer des enrôlements » (P. Gratien, *op. cit.*, p. 643). Ils accompagnaient ou retrouvaient les Croisés en Orient, les soutenaient par leur bravoure et les éloignaient des vices : « L'Ordre tout entier, fidèle à l'esprit de saint François, se passionnait pour la Croisade. » (*ibid.*, p. 645) Les innombrables représentations et récits de la rencontre de 1219 témoignent de cet enthousiasme général au sein de l'Ordre et dans toute la Chrétienté. Enthousiasme que les siècles ne démentiront pas, puisque Michaud au dix-neuvième siècle en fera aussi un épisode emblématique de la geste croisée qu'il espère relancer et que le pape François, le mois dernier, l'a prise comme modèle de ses voyages apostoliques...

Dans son épilogue, John Tolan écrit son étonnement devant l'ampleur donnée à ce petit épisode historique, assez peu documenté : « Si l'on pense qu'il faut lancer une nouvelle Croisade ou qu'il faut au contraire que l'Europe s'ouvre davantage au monde musulman [comme dit le pape François en 2019], POURQUOI RESSENT-ON CE BESOIN DE RALLIER À SA CAUSE, DE MANIÈRE POSTHUME, CE PETIT OMBRIEN DU TREIZIÈME SIÈCLE ? »

Cette dernière question de l'ouvrage montre que l'historien est passé à côté de son sujet : il s'est contenté de regarder François Bernardone comme un personnage semi-légendaire, qui allait lui servir pour ajouter un livre à sa « spécialité » d'études des relations entre monde chrétien et monde musulman. Il n'a pas voulu voir le saint que les catholiques vénèrent, avec un amour jamais démenti depuis huit cents ans, comme un nouveau Christ donné par Dieu à son Église. Répondons néanmoins à sa question.

Ce qui ressort de toutes les sources que nous avons étudiées, c'est que saint François savait très bien ce qui manquait à l'islam, séparé de la foi catholique par un abîme menant à la perdition et justifiant de donner sa vie pour en arracher les pauvres âmes. La Sainte Trinité, la Croix de Jésus-Christ, sa Résurrection et les sacrements dispensés par l'Église, voilà ce qui leur manque et ce qu'il faut leur annoncer (cf. Article 16, *Regula non bullata*). Et le saint, par son exemple et sa Règle, lança ses frères à sa suite dans le monde entier. Dès 1220, au Maroc, cinq frères furent martyrisés par les musulmans. Le passage de leurs reliques dans les rues de Coïmbre décida même la vocation franciscaine de saint Antoine de Padoue !

Certes, nous avons peu d'informations sur ce que saint François pensait de la Croisade militaire. Nous savons toutefois que le saint appliquait aux Croisades l'Évangile sur l'éradication des membres scandaleux (cf. Golubovich, *supra*). Le passage où le saint prédit la défaite des Croisés à cause de leur présomption (cf. Celano, *supra*) a été utilisé comme argument contre les Croisades, mais John Tolan lui-même fait remarquer que le saint pleure les morts du côté des Croisés sans verser une larme pour les musulmans tombés... Il n'existe de toute façon aucune trace de dénonciation des Croisades par saint François, au contraire, c'est grâce aux Croisés qu'il peut accomplir sa mission de prédication. Fidèle enfant de l'Église, il discerne très bien où est le camp de Dieu.

Avec cette connaissance de l'âme de saint François que nous a donnée l'étude de ces sources, nous pouvons maintenant répondre à la question de John Tolan : Saint François, n'est pas un « petit Ombrien » ordinaire, mais un saint embrasé d'amour pour son Seigneur et Sauveur crucifié. C'est une âme qui annonçait à toutes les créatures la paix rendue à notre monde par la Croix, et qui ne pouvait pas supporter qu'une civilisation entière ignore le Nom de Jésus... Ce fut sa Croisade à lui, Croisade avec les seules armes de la foi, de l'espérance et de la charité qui le pressaient : « Il tenta de passer chez les infidèles pour favoriser, en y répandant son sang, l'expansion de la foi en la Sainte Trinité. » (LM 9,7) Une telle ardeur, un tel amour de Jésus-Christ et un tel dévouement pour le prochain ont prodigué à cette rencontre une force si extraordinaire que toute personne abordant les relations entre Occident chrétien et Orient musulman est obligée d'y faire référence pour la « rallier à sa cause ». Et pendant sept siècles, c'est la cause catholique seule qui s'en est prévaluée, parce que c'était la seule fidèle au cœur du saint.

John Tolan, s'il ne comprend pas la cohérence de la vision catholique, a néanmoins conscience d'une rupture dans l'historiographie de cet événement à partir

de la fin du dix-neuvième siècle. Il en fait l'objet de son dernier chapitre : l'apparition et le triomphe de l'interprétation d'un « *François, apôtre de la paix* »,

d'abord hors de l'Église puis gagnant peu à peu tous les échelons de sa hiérarchie et jusqu'au Saint-Père lui-même.

L'IMPOSSIBLE CONCILIATION DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE ET DE VATICAN II

Dans le tome 2 de ses *MÉMOIRES ET RÉCITS*, notre Père raconte un cours d'apologétique qu'il avait suivi d'une oreille distraite au séminaire et dont il a compris l'importance bien plus tard : « *Un beau jour, nous avons compris ! Couchoud, le rationaliste radical, quel étonnant acolyte de la foi chrétienne ! Indispensable, providentiel Couchoud ! [...] Rationaliste implacable, Couchoud pourfend tous ses devanciers, plus libéraux que lui, qui prétendent reconstruire, chacun à sa guise et à son idée, le "Jésus de l'histoire", homme ordinaire qu'ensuite l'Église aurait lentement, sourdement transfiguré jusqu'à en faire un dieu ! Sottises que tout cela, rien de cela ne tient, démontre notre homme.* » John Tolan, « rationaliste implacable », qui n'aime ni l'Église ni saint François, va nous rendre le même service que Couchoud. Après être entrés dans l'authenticité prouvée des documents premiers, nous pouvons relire sans crainte sa critique systématique des « reconstructions » hasardeuses de la rencontre de 1219 et profiter de sa déconstruction de l'historiographie moderne.

LE MONDE MODERNE,

FAUX DISCIPLE DE SAINT FRANÇOIS.

Tolan commence par critiquer ceux qu'il appelle les « auteurs non franciscains », auteurs profanes en tous genres, romanciers, scénaristes, essayistes et historiens qui « ont inventé cette image de l'apôtre de la paix » (Tolan, p. 467). Les idéaux de 1789, la philosophie allemande et le romantisme ont imprimé leur marque, mais en réalité tous ces auteurs sont les continuateurs de la critique de Luther et des Lumières : « *À la fin du vingtième siècle et à l'aube du vingt et unième, cette rencontre prend une coloration bien différente. On ne célèbre plus les Croisades, on les dénonce comme manifestations néfastes de violence, de rapacité, de fanatisme. Du coup, on ne peut imaginer que François d'Assise, ce saint qui parlait aux oiseaux et qui apprivoisa le loup de Gubbio, ait cautionné ces tueries. On songe, au contraire, qu'il a dû s'y opposer que, si on ne trouve aucun texte sur lequel appuyer un tel argument, on affirme que les contemporains du saint, aveuglés par leur esprit de Croisade, n'ont pas voulu admettre qu'il se soit élevé contre cette entreprise. Ainsi, divers auteurs*

imaginent que François serait allé en Égypte pour essayer de mettre fin à la Croisade, pour négocier une alternative pacifique, voire pour s'initier au soufisme ! » (Tolan, p. 20)

Avec un regard amusé, John Tolan établit un florilège d'ouvrages et de citations : selon un dramaturge anglais, saint François trouve, après la rencontre, que « *les infidèles sont plus chrétiens que les Croisés* ». Un médiéviste américain affirme qu'il aurait prêché contre les Croisades. Une historienne italienne ose écrire que le saint, « *en dissension silencieuse avec la position de l'Église qui avait pris le parti des Croisés armés, soutint la conversion pacifique des infidèles* ». Tolan note, acerbe : « *Comme cette dissension est silencieuse, elle n'a pas besoin d'en offrir les preuves* »...

« *En ces temps d'anarchie sociale et intellectuelle, où chacun se pose en docteur et législateur* », annoncés par saint Pie X dans la *LETTRÉ SUR LE SILLON*, toutes les interprétations deviennent possibles. Ainsi un auteur américain « *présente François comme un mystique novice qui aurait appris le soufisme dans la tente d'Al-Kâmil* » (Tolan, p. 469-475). Quant à Romain Rolland ou François Mauriac, ils le comparent à Gandhi... d'autres encore à Anouar el-Sadate se rendant en Israël en 1977...

Vers la fin du vingtième siècle, saint François est de plus en plus laïcisé et la rencontre est présentée comme un exemple à suivre pour répondre aux menaces atomiques, écologiques, démographiques. « *François, aide-nous à devenir des hommes* », s'exclame un essayiste en 1996. Quant à la rencontre de Damiette, elle est la réponse au « choc des civilisations » annoncé entre l'islam et la Chrétienté, surtout après le 11 septembre 2001 et les guerres lancées par l'Amérique de G. W. Bush, accusée de mener une nouvelle Croisade.

Toutes ces interprétations ont pour point commun de s'émanciper entièrement de la tutelle de l'Église pour imaginer un saint François selon leur désir. Elles ont gommé tout le surnaturel et naturalisé les vertus éclatantes du saint pour en faire un pacifiste. Mais elles n'auraient eu aucune influence si, dans l'Église, beaucoup n'avaient adopté cette idée d'une rencontre annonciatrice du dialogue interreligieux moderne.

L'ÉGLISE CONCILIAIRE TRAHIT SAINT FRANÇOIS.

Selon John Tolan, le précurseur de cette fausse interprétation dans l'Église est Louis Massignon. Nous le connaissons, puisque notre Père l'a identifié comme un faux disciple du Père de Foucauld. Tertiaire franciscain sous le nom d'Ibrahim, Abraham en arabe, ses thèses islamophiles s'introduiront dans l'Ordre des frères mineurs par un de ses disciples franciscains, Giulio Basetti-Sani. Parti de la doctrine classique de l'Église condamnant cette hérésie et dénonçant Mahomet comme un imposteur, Basetti-Sani change d'avis sur l'islam au contact de Massignon et « finit par conclure que Mahomet était inspiré par Dieu et que l'islam joue un rôle positif dans l'histoire du salut ». L'islam est une « expression imparfaite de la vérité ultime » et il faut chercher « Jésus-Christ caché dans le Coran » (Tolan, p. 461). En 1959, il publie *MOHAMMED ET SAINT FRANÇOIS* dans lequel il présente le saint comme ouvertement hostile à la Croisade soutenue par l'Église. Dans de nombreux ouvrages de la seconde moitié du siècle, il interprète la rencontre de 1219 comme une « mission prophétique pour le dialogue » entre chrétiens et musulmans au vingtième siècle. Les Stigmates deviennent un signe destiné aux musulmans pour lesquels le saint intercède : « Les plaies de François faciliteront aux musulmans la découverte du Christ crucifié et ressuscité. »

Mais comment justifier de telles affirmations dont on ne trouve aucune trace dans les écrits du premier siècle franciscain ? Selon le frère, ce sont les contemporains qui n'ont pas compris la démarche du saint. John Tolan commente avec ironie : « Si les contemporains de l'Assisiate étaient mal placés pour le comprendre, les hommes du vingtième siècle – surtout Massignon et Basetti-Sani – peuvent mieux l'apprécier... » (p. 462) Pourtant, l'ordre franciscain va adopter cette interprétation d'un saint François pacifiste et œcuméniste.

Tolan dresse cette fois un florilège d'auteurs franciscains de plus en plus hasardeux, mais dont les articles ont été publiés dans les plus prestigieuses revues catholiques : « Arrivé à Damiette, François dissuade les Croisés de combattre, ne veut pas participer à l'attaque. Mais la Croisade ne tient pas compte de lui ; et c'est le sultan qui l'écouterait ! » (Francis de Beer, *CONCILIUM*, 1981) Ou encore : « Contre l'extravagance de la Croisade, il fallait pour l'islam un témoignage radical qui en serait le radical contre-pied. Le martyr, c'est l'objection de conscience posée à tous ceux qui se réclament de l'intolérance d'une guerre sainte : c'est l'anti-Croisade » (Isaac Vasquez Janeiro, *ANTONIANUM*, 1990).

En octobre 2001, juste après les attentats du 11 septembre, Giacomo Bini, ministre général de l'Ordre

des frères mineurs, prononce un discours au Vatican devant l'Assemblée générale ordinaire des évêques, en hommage à son fondateur : « L'évêque, signe d'espérance, a pour tâche [...] d'inciter à être présents dans les lieux de fracture, de tension et de division, à l'image de François d'Assise qui, désarmé, rencontre le sultan Malek-El-Kamil et réussit à dialoguer avec lui, alors que les armées des Croisés de toute l'Europe ne pensent qu'à vaincre l'ennemi. Un geste prophétique comme celui-ci demeure un signe d'espérance pour tous et en tout temps, en ce sens qu'il n'offre pas une solution définitive ou simpliste à un problème, mais il ouvre des horizons inédits susceptibles de se traduire en nouveaux chemins de dialogue et de réconciliation. »

John Tolan, sceptique, commente : « Selon lui, François aurait réussi à “dialoguer” avec Al-Kâmil. Cette assertion suppose que le but de l'entreprise était le dialogue et non la conversion du sultan ou la recherche du martyr. Ce dialogue sans armes contraste avec l'agressivité des Croisés, dont l'exemple n'est assurément pas à suivre. Loin de se réduire à une anecdote ou un fait divers de l'histoire, la mission de François est “un geste prophétique”, un “signe d'espérance” qui doit engager les évêques à poursuivre le dialogue et la réconciliation lorsqu'ils sont confrontés à des problèmes, au lieu d'essayer (comme les Croisés) d'imposer, de leur seule volonté, une solution “simpliste et définitive”. » (Tolan, p. 492)

Mais même la parole du ministre général des franciscains ne serait rien si le Pape avait conservé la vision traditionnelle catholique de la rencontre de 1219. Or dans une partie consacrée à “L'ESPRIT D'ASSISE”, Tolan affirme que Jean-Paul II « a promu, plus que personne, Assise et saint François au rang d'emblèmes du dialogue œcuménique ». Sa première sortie de Rome en 1978 fut à Assise et c'est dans cette ville qu'il organisera les trois rencontres mondiales de prière pour la paix réunissant, pour prier en commun, des membres de toutes les religions. Ce fut en octobre 1986, puis en janvier 1993 pour la paix dans les Balkans et en janvier 2002 après l'entrée en guerre des États-Unis en Afghanistan. John Tolan révèle, sans s'en rendre compte, tout l'esprit de ce pontificat : la gnose de Jean-Paul II et le double jeu du cardinal Ratzinger à la tête de la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi.

Comme l'écrivait notre Père en 1990, « la rencontre d'Assise a donné sa pleine valeur à la doctrine de la liberté religieuse. Elle a pu montrer, à l'invitation du Pape et à son instigation, que les hommes religieux ont tous en commun une certaine orientation vers le surnaturel, que toutes les religions ou sagesse humaines, comme le bouddhisme, sont des variantes d'un besoin fondamental de religio-

sité. » Devant les excès scandaleux de ces journées, le rejet de Notre-Dame de Fatima, les sacrifices animistes dans l'église Sainte-Claire ou encore le fait que le Pape n'ait pas célébré publiquement la messe, le cardinal Ratzinger, lui, absent à Assise, sembla adopter une attitude réactionnaire. Il fit une mise en garde publique contre le relativisme et le syncrétisme.

Mais Tolan mentionne ensuite la faiblesse de sa réaction au cours d'une enquête menée en 1998 par sa Congrégation sur l'orthodoxie du livre du jésuite Jacques Dupuis intitulé *VERS UNE THÉOLOGIE CHRÉTIENNE DU PLURALISME RELIGIEUX*. Ce professeur de l'université grégorienne y établit en théologien le rôle positif des religions non chrétiennes dans le plan divin. Évoquant la rencontre de 1219, il remarque la nouveauté introduite par l'article 16 de la *REGULA NON BULLATA* sur la mission aux Sarrasins. Selon lui, c'est la première fois qu'un ordre religieux inscrit une pareille préoccupation dans sa Règle. Mais, la lecture qu'il en fait est insoutenable : selon lui cet article montre que le saint « *considérerait les musulmans comme des frères et des amis, et non comme des infidèles ou ennemis de la croix* » (Tolan, p. 488). Or nous lisons dans l'ARTICLE 16 : « *Tous les frères, où qu'ils soient, se rappelleront qu'ils se sont donnés et qu'ils ont livré leurs corps au Seigneur Jésus-Christ. Et pour son amour ils doivent s'exposer aux ennemis, tant visibles qu'invisibles [...]* » Mais cela ne fait pas de difficulté à Dupuis, qui accuse l'Église de ne pas avoir compris saint François et d'avoir rejeté sa vision évangélique et fraternelle de la mission aux musulmans qu'elle persistait à traiter comme des ennemis :

« *La voix de François, lançant son appel à la compréhension et à la réconciliation mutuelles entre les chrétiens et leurs "frères musulmans", était vraiment prophétique et elle porta des fruits plus tard, surtout lors du concile Vatican II.* » (*VERS UNE THÉOLOGIE CHRÉTIENNE DU PLURALISME RELIGIEUX*, p. 159)

Ce livre n'a pas plu à la hiérarchie du Vatican, car comme l'écrit Tolan, « *l'œcuménisme de Dupuis est en quelque sorte un exercice de quadrature du cercle : en tant que catholique et jésuite, il doit affirmer le rôle salvateur de l'Église et de Jésus-Christ. Mais il veut aussi reconnaître le rôle positif des autres religions sans les réduire à des expressions imparfaites du christianisme. Il affirme que ceux qui sont à l'extérieur de l'Église peuvent trouver la grâce par la voie du "baptême de désir". Le but ultime du dialogue œcuménique ne serait pas la conversion d'une religion à une autre, mais la convergence ultime de toutes les religions, à la fin des temps, dans la reconnaissance de la Vérité unique.* » (p. 489)

Or, qu'a répondu la Congrégation à un tel livre ? Une simple « *notification* » qui salue l'érudition du livre et son esprit de dialogue œcuménique tout

en mettant en garde les fidèles contre une « *formulation ambiguë et des explications insuffisantes* » qui peuvent induire en erreur. La Congrégation ne fait pas plus, car elle ne peut pas condamner un tel ouvrage sans condamner le concile Vatican II... Or le cardinal Ratzinger ne reviendra jamais sur le Concile dont il fut un des principaux protagonistes.

Autre exemple de ce double jeu du cardinal Ratzinger : en 2005, devenu Benoît XVI, il retire aux franciscains d'Assise leur autonomie et les place sous tutelle épiscopale. Selon l'écrivain Vittorio Messori, « *Ratzinger n'a jamais pardonné à la communauté franciscaine les excès des journées de prières d'Assise* » (Tolan, p. 490). Peut-être, mais en 2002, il justifiait les troisièmes journées d'Assise par un éloge du Pape qui « *par le charisme de son office a réussi l'impossible : convoquer, ensemble, dans un pèlerinage pour la paix, des représentants du christianisme divisé et des diverses religions* ». Et dans un ouvrage de la même année, il adoptait l'interprétation moderne suivant laquelle « *François connut vraiment le Christ et comprit ainsi que les Croisés n'étaient pas la voie juste pour défendre les droits des chrétiens en Terre sainte [...]. Si nous, en tant que chrétiens, empruntons le chemin vers la paix selon l'exemple de saint François, nous ne devons pas craindre de perdre notre identité, c'est précisément alors que nous la trouverons.* » (*LO SPLENDORE DELLA PACE DI FRANCESCO*, 2002)

Il faut donc conclure que dans la plus haute hiérarchie de l'Église, la vision catholique traditionnelle de la rencontre de 1219, celle d'un saint prêchant la vérité à un sultan musulman pour le salut de son âme et la vraie paix en Jésus-Christ, a disparu.

John Tolan termine en disant : « *Je risque d'être perçu comme pédant si j'insiste sur les bases fragiles de cette image d'un saint œcuménique et ennemi des Croisades* » et il s'empresse d'ajouter : « *Mais ces auteurs des vingtième et vingt et unième siècles ne font pas autre chose que leurs devanciers : créer un saint à la mesure de leurs exigences idéologiques.* » Pourtant, au long de ce chapitre, il a montré à quel point l'interprétation du vingtième siècle relève d'une « *déformation volontaire des sources médiévales, qui n'auraient pas compris ou pas voulu admettre le caractère radicalement novateur de la démarche de François, ennemi de la Croisade et admirateur de l'islam* » (p. 39). Il affirme même avec son autorité d'historien moderne « *qu'il ne reste aucune source affirmant que François se soit opposé aux Croisades* ».

Et en suivant plusieurs historiens sérieux, il affirme que le désir du martyr était la force motrice des missions franciscaines dès le début (Randolph Daniel), que l'idée que François représente un passage de l'âge de la Croisade à celui de la mission évangélicatrice repose sur une fausse dichotomie, les deux coexistant

au treizième siècle (Franco Cardini), de même qu'il n'y a aucune opposition au treizième siècle entre Croisade et mission prédicatrice, les deux étant perçues comme complémentaires bien plus que comme antithétiques (Benjamin Kedar). Finalement, par le voyage en Égypte puis par la mission franciscaine auprès des musulmans, le saint et ses disciples poursuivent l'*imitatio Christi* (Kaspar Elm ; Tolan, p. 473).

Ainsi, les historiens les plus modernes confirment la vision catholique traditionnelle à l'encontre d'une Église qui l'a oubliée. Saint François pacifiste et œcuménique, cela ne tient pas devant l'histoire. Pourtant, c'est bien cette interprétation que le pape François a faite sienne à Abou Dhabi et à Rabat, à l'occasion du huitième centenaire de la rencontre.

LE PAPE FRANÇOIS,

ANTI-DISCIPLE DE SAINT FRANÇOIS.

Bien que n'étant pas franciscain, le cardinal Bergoglio a choisi de se placer sous le patronage de saint François d'Assise par dévotion personnelle et désir de s'inspirer de lui. Au début de son pontificat, il multipliait les allusions à saint François : « Aux évêques de plusieurs diocèses de l'Ombrie, marqués par la présence du Poverello, le Pape a recommandé de puiser à la source de saint François la radicalité évangélique apte à susciter le renouveau de l'Église dans leurs diocèses. Il s'agit, a-t-il précisé, d'un "élan missionnaire auquel l'Église doit être plus sensible, sans se centrer sur elle-même, mais sur Jésus-Christ, et sur l'annonce de Jésus-Christ à nos frères, dans les périphéries existentielles, celles du cœur principalement, là où le cœur bat à la recherche de Dieu." » (IL EST RESSUSCITÉ n° 130)

Cette radicalité, le Pape la prêchait comme une exigence de la vie chrétienne : « Nous pouvons marcher comme nous voulons, nous pouvons édifier de nombreuses choses, mais si nous ne confessons pas Jésus-Christ, cela ne va pas. Nous deviendrons une ONG compatissante, mais non l'Église, Épouse du Seigneur. Quand on ne marche pas, on s'arrête. Quand on n'édifie pas sur les pierres, qu'est-ce qui arrive ? Il arrive ce qui arrive aux enfants sur la plage quand ils font des châteaux de sable, tout s'écroule, c'est sans consistance. Quand on ne confesse pas Jésus-Christ, me vient la phrase de Léon Bloy : "Celui qui ne prie pas le Seigneur, prie le diable." Quand on ne confesse pas Jésus-Christ, on confesse la mondanité du diable, la mondanité du démon. » (IL EST RESSUSCITÉ n° 129)

Six ans plus tard, en terre d'islam, il se place de nouveau sous la protection de son saint patron, mais pour faire quoi ?

À l'encontre du Coran, saint François « prêcha au sultan Dieu Trinité et Jésus sauveur du monde » et proposa une ordalie pour décider le sultan à « quitter

pour la foi du Christ la loi de Mahomet » en reconnaissant « pour vrai Dieu, Seigneur et sauveur de tous les hommes, le Christ, puissance et sagesse de Dieu » (LM 9,8).

Le pape François n'a pas prononcé le Nom de Jésus-Christ, ni parlé de sa Croix. Devant l'imam At-Tayeb et devant le Roi du Maroc, sur le ton du "dialogue", il a prêché la réconciliation et la fraternité universelle au nom de la foi en Dieu unique, commune aux chrétiens et aux musulmans : « Dans le respect de nos différences, la foi en Dieu nous conduit à reconnaître l'éminente dignité de tout être humain ainsi que ses droits inaliénables. Nous croyons que Dieu (=Allah) a créé les êtres humains égaux en droits, en devoirs et en dignité et qu'il les a appelés à vivre en frères et à répandre les valeurs du bien, de la charité et de la paix. » (30 mars 2019, Rabat)

Le pape François condamne les Croisades et les déclare à jamais révolues sans distinguer le *djihad* de DAECH et la Croisade de Saint Louis : « Les religions n'incitent jamais à la guerre [...]. Ces malheurs sont le fruit de la déviation des enseignements religieux, de l'usage politique des religions et aussi des interprétations de groupes d'hommes de religions qui ont abusé – à certaines phases de l'histoire – de l'influence du sentiment religieux sur le cœur des hommes pour les conduire à accomplir ce qui n'a rien à voir avec la vérité de la religion, à des fins politiques et économiques mondaines et aveugles. » (Déclaration d'Abou Dhabi).

En disciple du pape Paul VI qui avait proclamé, en rendant aux Turcs l'étendard de Lépante : « Les guerres de Religion sont terminées pour toujours » (LIBER ACCUSATIONIS, p. 54), le pape François a choisi la solution de facilité, pour réussir là où saint François et saint Louis ont échoué et clore l'ère des Croisades pour toujours.

« Sans moi vous ne pouvez rien faire », disait Jésus. Le fruit de cette fausse réconciliation est l'aggravation de la « troisième guerre mondiale par morceaux », comme dit le pape François, avec Jérusalem pour épice.

Et c'est la perte des âmes, conformément au message de Notre-Dame à Fatima.

« Nul n'a Dieu pour Père s'il n'a Marie pour Mère. » Saint François l'avait bien compris, lui qui « aimait d'un amour indicible la Mère du Seigneur Jésus, car c'est elle qui nous a donné pour frère le Seigneur de majesté, et par elle nous avons obtenu miséricorde » (LM 9,3). Prions pour que le pape François se tourne enfin vers la Vierge Marie qui seule peut faire advenir la fraternité universelle en ce monde dans lequel Dieu veut établir la dévotion à son Cœur Immaculé.

(père Louis-Gonzague de la Bambina.

COMPRENDRE LE CORAN

LE Saint-Père s'est donc rendu en Arabie, puis au Maroc, pensant marcher sur les traces de saint François d'Assise, à l'occasion du huitième centenaire de la rencontre du saint avec le sultan d'Égypte. Notre frère Bruno a dénoncé le reniement et l'apostasie pratique que constituait le voyage aux Émirats arabes unis, où le Pape a adapté son discours au monothéisme musulman, particulièrement en signant le *DOCUMENT SUR LA FRATERNITÉ HUMAINE POUR LA PAIX MONDIALE ET LA COEXISTENCE COMMUNE*, où il n'est nulle mention de Jésus, de sa Croix rédemptrice et de Marie, rédigé cependant « au nom de Dieu ». Quel Dieu ? Le Dieu d'Abraham, dont le Concile Vatican II a laissé croire qu'il est commun aux chrétiens, aux juifs et aux musulmans (cf. *AUTODAFÉ*, p. 268 et sq.), pour en faire le dénominateur commun des actions tendant à la « *compréhension mutuelle* », et à « *protéger et promouvoir ensemble, pour tous les hommes, la justice sociale, les valeurs morales, la paix et la liberté* » (décret *NOSTRA ÆTATE*, la religion musulmane, in *AUTODAFÉ*, p. 270).

Dès les débuts de la fondation de notre communauté de moines missionnaires, notre Père, l'abbé de Nantes, et frère Bruno ont entrepris une « lecture chrétienne » du Coran, c'est-à-dire scientifique, par l'application des méthodes historiques et critiques depuis longtemps en usage dans l'étude de la Bible, afin de connaître la vérité sur l'islam et ses origines, et rendre enfin possibles de savantes et fécondes controverses avec les musulmans.

Les résultats de ce travail sont un trésor de lumière qu'il nous faut rappeler aujourd'hui, à l'heure où le Saint-Père cherche, sur un pied d'égalité avec l'université Al-Azhar, à promouvoir la paix « au nom de Dieu » en oubliant Jésus, Marie et la Croix.

Car en toute vérité, cette invocation du Dieu d'Abraham pour dépasser les divisions au profit de la paix n'est pas nouvelle. Elle fut méditée, prêchée, et mise en œuvre au septième siècle de notre ère en vue de réconcilier juifs et chrétiens dans l'unique alliance du Dieu Unique, par un homme que notre Père tenait pour « *un génie religieux et homme d'action d'une rare puissance* » (*LE CORAN, TRADUCTION ET COMMENTAIRE SYSTÉMATIQUE*, t. I, p. 332). Telle est la révélation de ce livre qui demeurerait « scellée » depuis 1300 ans, mais qui permet à frère Bruno d'écrire aujourd'hui : « *pour le huitième centenaire de la vaine tentative de saint François d'Assise de faire du sultan d'Égypte un chrétien, notre Saint-Père le pape François imite l'auteur du Coran plutôt que saint François, de conserver avec l'imam d'Al-Azhar qui joue le rôle de successeur de l'auteur du Coran dans son dessein "œcuménique"* » (*IL EST RESSUSCITÉ*, n° 196, mars 2019, p. 3).

Pauvre Saint-Père ! Mais alors, comment cela ?

Pour répondre, il faut commencer par rappeler brièvement le progrès considérable que représente le travail de frère Bruno dans la connaissance du Coran. La préface au tome I de la traduction et du commentaire systématique du Coran rappelle un fait massif : jamais le Coran n'avait été soumis à l'examen des lois de la méthode historique et critique, depuis longtemps en usage dans l'étude de la Bible.

LA "TRADITION" MUSULMANE RÉCUSÉE.

Dans cette préface, frère Bruno retrace toute la genèse de cette œuvre qui consista à sortir du cercle vicieux mis en lumière au début du vingtième siècle par le Père Henri Lammens, jésuite de Beyrouth. En effet : la « Tradition » (composée du récit des événements fondateurs de l'islam au septième siècle, le *hadîth*, et des sentences juridiques, la *sunna*) et la biographie traditionnelle de Mahomet, la *sîra*, sont entièrement apocryphes, uniquement fondées sur les versets du Coran qu'elles paraphrasent. Elles ne peuvent donc être tenues, si peu que ce soit, pour une source indépendante où puiser des éléments de compréhension du texte coranique. Frère Bruno et notre Père furent donc les premiers à récuser entièrement le recours à cette « tradition ».

« LE CORAN PAR LE CORAN. »

Notre Père avait été mis sur la piste d'une origine judaïque du texte coranique par les travaux du Père Théry, dominicain, qui tenait le Coran pour l'œuvre d'un « *savant venu d'ailleurs* » : un rabbin juif, créateur de « *la langue arabe religieuse* ». S'il délaissa ces travaux, finalement peu scientifiques, notre Père conserva cependant la géniale intuition de départ qu'il chargea frère Bruno de développer. Comment ? En appliquant le grand principe d'exégèse de l'école française, appris de ses professeurs sulpiciens au séminaire d'Issy-les-Moulineaux et ainsi, expliquer le Coran par le Coran.

À LA DÉCOUVERTE DE LA LANGUE DU CORAN.

Œuvre impossible ! À laquelle personne n'avait voulu se risquer puisque le Coran se présente comme un « aérolithe », sans aucun antécédent littéraire à la première de ses sourates. De plus, pour partir du texte coranique seul, il fallait encore « effacer » tous les signes diacritiques ajoutés au neuvième siècle, en fonction de l'interprétation postérieure du texte, elle-même toute dépendante de la « Tradition ». Il ne restait plus qu'un texte consonantique, à déchiffrer sans dictionnaire ni grammaire !

Au Père Michel Lagarde, islamologue, qui dans sa

recension critique du tome I l'imaginait ironiquement « *sous les traits d'un passionné, ardemment fasciné par la découverte qu'il a cru faire : le prétendu vrai sens du Coran...* » notre frère Bruno répondait : « *Non mon Révérend Père, non... Disons plutôt que l'obéissance religieuse me tient à une tâche humainement impossible, mais qui avance, victorieuse de toutes les difficultés où sombrèrent nos devanciers, sous la houlette d'un maître auquel je dois tout, avec l'encouragement et l'aide quotidienne de nos communautés...* » (LE CORAN, tome III, avant-propos).

C'est ainsi que notre frère Bruno est le premier à avoir établi, scientifiquement, le texte coranique des cinq premières sourates en dégagant les sources linguistiques du vocabulaire et en retrouvant les véritables antécédents littéraires du texte, confirmant ainsi l'hypothèse de départ : l'origine hébraïque de cette « langue religieuse » du Coran. Mais ce n'est pas tout.

LA REDÉCOUVERTE DES ÉVÉNEMENTS CONTEMPORAINS DE LA RÉDACTION DU CORAN.

De retour d'Afrique française du Nord, étudiant à l'Institut Catholique de Paris, frère Bruno avait entrepris des recherches historiques, sous la direction du Père Daniélou, sur l'Arabie préislamique et la « Conquête arabe ». Ces travaux mirent en lumière des faits historiques que la légende musulmane avait effacés de la mémoire. En effet, au quatrième siècle de notre ère, la péninsule arabique fut le théâtre d'une vaste entreprise de judaïsation, soutenue par la Perse, qui contrecarra la tentative conjointe de christianisation et de colonisation des tribus par l'Empire romain, particulièrement dans le sud, au Yémen. Le cinquième siècle fut encore une période de prépondérance juive dans la péninsule, et ce jusqu'à la fin du sixième siècle, particulièrement dans les oasis du Hedjaz.

À partir de 602, l'invasion perse contre les Byzantins détestés souleva une immense espérance chez les juifs de Palestine et d'Arabie, jusqu'aux confins du Yémen, et parmi tous les juifs de la diaspora : qu'à la faveur de l'amitié avec les Perses un royaume juif ressuscite à Jérusalem, et le Hedjaz se trouvera tout naturellement englobé dans une grande Palestine, ne le cédant en rien à l'empire de Salomon lui-même !

L'AUTEUR ET LA LANGUE.

La fidélité à la méthode scientifique adoptée par notre Père et frère Bruno leur imposait aussi de remettre en question l'attribution à Mahomet de l'ensemble du corpus coranique, et par conséquent de s'interroger sur l'origine de la langue elle-même. La théorie musulmane selon laquelle l'arabe coranique est issu du dialecte mekkois que parlait Mahomet « lorsqu'il reçut la révélation du Coran », se heurte à de telles difficultés qu'un islamologue comme Régis Blachère lui-même y renonçait. Peut-on alors courir

à l'hypothèse opposée : celle d'une création « artificielle et méditée » ? Le savant islamologue, qui avait envisagé cette hypothèse, s'y refusa, tant elle conduit à récuser toute la tradition musulmane.

Pour Frère Bruno et notre Père, au contraire, à la lumière de l'histoire de l'Arabie pré-islamique, cette « hypothèse d'une création artificielle et méditée » s'imposait d'elle-même, en même temps que se dégagait l'extraordinaire personnalité de l'auteur qui en fut l'artisan.

Dans sa postface au tome I, notre Père écrivait à l'adresse de frère Bruno : « *J'attendais avec grande impatience que vous fassiez apparaître votre statue et qu'on voie enfin, tel qu'en lui-même la science le tire des sables, l'auteur du Livre révélé par son œuvre même. Or voici : cet homme est un génie religieux et un homme d'action d'une rare puissance ; son œuvre est digne d'être comparée aux plus grandes.* » (*ibid.*, p. 332)

Quelle fut donc cette œuvre, et qui est cet homme d'action ? C'est ce qu'il nous faut maintenant évoquer pour comprendre l'appréciation portée par frère Bruno sur l'action du Pape, rappelée au commencement de cet article.

« BÉNI SOIT LE NOM DU DIEU, LE MISÉRICORDIEUX, PLEIN DE MISÉRICORDE. »

C'est par ce verset, en arabe *bismi llâhi r-rahmâni r-rahîmi*, que s'ouvre la première sourate du Coran, et toutes les autres après elle. C'est une bénédiction, plutôt qu'une simple invocation, communément traduite par « Au nom de ».

Ainsi introduite, cette petite prière de sept versets consiste, dans sa première partie, en une action de grâces qui a pour objet « le Dieu », *'allâh*, sous le vocable de « Maître des siècles », pleine du désir de son avènement, comme « roi du jour du Jugement », ainsi qu'une protestation de fidélité dans l'adoration et la louange. Dans une seconde partie, elle est une imploration au Dieu pour qu'il indique à ses fidèles « l'étroit chemin de la survie », gage de la « douceur » divine, répandue sur ceux qui ont été « choisis », objets de la sollicitude du Dieu parmi les « vases de colère ».

UNE PRIÈRE JUIVE.

Frère Bruno fait remarquer que les idées, les sentiments exprimés par cette prière et jusqu'au vocabulaire employé sont ceux du judaïsme.

Ainsi de la formule de bénédiction. Elle a pour objet « le Dieu », *'allâh*, contraction de l'article définit *'al* et de *'ilâh*, transcription en arabe de l'hébreu *'èlôha*, de l'araméen *'èlâh* ; forme amplifiée de *'el*. C'est le Dieu d'Abraham (Gn 14, 18-20), invoqué comme « le Miséricordieux », *'ar-rahmâni*, tiré de l'araméen *rahmana'*, nom divin fréquent dans la littérature rabbinique, mais qui désigne l'attribut divin par

excellence selon la révélation biblique ; et le Dieu de Moïse, « plein de miséricorde » : *'ar-rahîmi*, tel qu'Il se nomme, au sommet du Sinaï : *'el rahûm*, « Dieu de tendresse » (Ex 34,6).

C'est bien "le" Dieu de la Bible que l'auteur invoque, mais par une formule strictement monothéiste et qui, par la redondance insistante du mot « miséricorde », ne va pas sans une pointe polémique à l'encontre de la formule trinitaire chrétienne et du signe de croix qui l'accompagne.

La formule de louange qui succède à cette bénédiction, *'al ḥamdu li-llâhi*, « Amour au Dieu », est guidée par la même pensée. Elle est adressée au Dieu en tant que « roi », *mâlik* (de l'hébreu *mèlèk*), et « maître », *rabbi*, de l'araméen *rab*. Or ce nom divin de « maître » est sans équivalent dans l'Ancien Testament, comme dans la littérature rabbinique. En revanche, on le trouve dans le Nouveau Testament, dans la bouche des apôtres s'adressant à Jésus : « Vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis » (Jn 13,13). Dès lors, la pensée qui sous-tend cette prière se précise, ici en dépouillant Jésus de l'affirmation de son magistère divin et sa royauté divine pour les rendre « au Dieu », du prophète Jérémie par exemple, qui annonçait qu'aux jours de la nouvelle Alliance, tous seraient instruits par Dieu même (Jr 31,33-34).

UN PETIT RESTE.

Frère Bruno a aussi discerné en l'auteur, l'intention de s'identifier au "petit reste", objet des prédilections divines depuis le retour de l'exil de Babylone, lorsqu'il qualifie, avec une nuance de componction, la communauté dans laquelle il se range de « ceux [...] qui ne sont point objets de mépris ».

C'est du Dieu, et non de Jésus, que l'auteur et sa communauté attendent donc humblement l'indication du « chemin étroit de la survie », selon l'expression évangélique : « Étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la Vie, et il en est peu qui le trouvent. » (Mt 7,14), Mais pour quel horizon. Céleste ? Terrestre plutôt, dans l'horizon du Deutéronome : « Afin d'avoir de longs jours, vous et vos fils, sur la Terre que Yahweh a juré à vos pères de leur donner. » (Dt 11, 21)

UNE VOIE ORIGINALE ?

Cette prière n'a rien de spécifiquement musulman et sa langue pourrait même être qualifiée d'arabe « talmudique », selon la définition de la langue des talmuds que donnait l'abbé Hruby : « jargon mi-hébraïque, mi-araméen ». Elle témoigne de cette vaste entreprise de judaïsation de l'Arabie évoquée plus haut. Et cependant, il semble que son auteur manifeste une souveraine indépendance, aussi bien vis-à-vis du judaïsme rabbinique que du christianisme, qu'il connaît et plagie volontiers, mais pour s'en démarquer, avec

une volonté de renouer directement avec l'eschatologie des psaumes et des prophéties de l'Ancien Testament, comme si Jésus-Christ, signe de contradiction entre les chrétiens et les juifs, n'existait pas.

Alors, plus de mille ans après le retour de l'exil, plus de six cents ans après Jésus-Christ et la destruction sans retour de Jérusalem, l'auteur de cette prière prétendrait-il, avec le groupe qui l'entoure, s'identifier au petit "reste" prophétisé par Isaïe ? Qui sont-ils donc ? Et quel est leur but ?

C'est ce que la suite des sourates va éclairer.

« DIEU DES DÉLIVRANCES »

Le premier verset de la sourate II est uniquement constitué de trois petites lettres : « ALM », dont personne n'a jamais percé la signification. Mais celui qui est familier de la littérature rabbinique et de son système d'abréviations reconnaît aussitôt une abréviation tirée d'une expression du psaume 68, verset 21 : « Notre Dieu est un Dieu de délivrances, " 'el lemôšâ'ôt " », littéralement, « un Dieu pour les saluts ».

A : initiale du Nom de Dieu, « 'allâh ».

L : préposition hébraïque « pour ».

M : initiale de *môšâ'ôt*, « saluts, délivrances », au pluriel pour souligner la richesse de l'unique plan salvifique de Dieu à travers l'histoire, dont le Coran, nous allons le comprendre de plus en plus, se veut précisément l'ultime manifestation.

UNE VOIE « SANS QUERELLE ».

La sourate II commence en annonçant le contenu de ce « livre », *kitâb*, selon l'hébreu biblique *ketûbîm* qui désigne les recueils de la troisième partie de l'Ancien Testament, après la Loi et les Prophètes. « L'écrit que voici, *ḡalika l-kitâb*, contient une Voie, *hudan*, sans querelle, *lâ rayba fihi*, pour les prédestinés » (II 2). *hudan* est un emprunt direct au dogme et au langage du Nouveau Testament : « Je suis la Voie (*hodos* en grec), la Vérité, la Vie », dit Jésus (Jn 14,5).

Est-ce à dire que cet « Écrit » est inspiré, comme les Écritures saintes auxquelles il se réfère ainsi ? L'auteur le laisse entendre en prenant soudain un ton oraculaire c'est-à-dire en faisant parler « le Dieu » lui-même, à la première personne du pluriel : ainsi, les « prédestinés » sont ceux qui « s'acquittent de la prière et dépensent ce dont Nous les avons pourvus », mais aussi « ceux qui croient à ce qui t'a été révélé avant toi et qui le fut avant toi » (II 4). Si « l'Écrit que voici » se donne pour inspiré de Dieu, ce n'est donc pas pour apporter une révélation nouvelle, contrairement à l'interprétation reçue, mais seulement pour transmettre une révélation ancienne.

Mais voici que l'auteur cherche « querelle » à ceux qui « ont apostasié », *'al-laḡîna kafarû* (II 6), cette foi antique, qui « ruinent l'Alliance », « tronquent la prière » et « mettent le Pays à mal ». Qui sont-ils ?

Quel est ce pays ? La suite nous l'apprendra, mais c'est pour vider cette querelle qui l'oppose, lui, serviteur du Dieu, aux « apostats » que l'auteur s'engage dans un développement à la manière d'une *aggadah* rabbinique, c'est-à-dire d'une manière très libre, affranchie de la chronologie, et cependant très dépendante des récits bibliques, qu'il remodèle à l'image des événements contemporains.

UNE VOIE PROMISE À ADAM.

L'auteur évoque la création, puis la chute originelle. Le parallèle avec le récit biblique est évident, mais aboutit à une négation du péché originel : c'est Satan qui « fait sortir » Adam et Ève du paradis. Tout le ressort de l'Histoire sainte est brisé, la promesse d'un rédempteur, vers lequel tend tout le dynamisme de l'Ancien Testament est évacuée. Au lieu de cela, le Dieu promet à Adam « une Voie » pour sa descendance ; celle que contient « l'Écrit que voici ».

L'ALLIANCE AVEC LES ENFANTS D'ISRAËL.

C'est la première réalisation de cette promesse : l'« alliance » *'ahda*, contractée avec les enfants d'Israël, *banî 'isrâ'îl*, et nous comprenons que ce petit « reste » évoqué dans la sourate I, c'est eux. L'auteur leur rappelle leur histoire en suivant les livres de l'Exode et des Nombres et donc, leur constante infidélité à l'alliance que « le Dieu » leur demandait d'honorer (II 40), notamment en « célébrant le Veau » (II 51). Or à ce péché d'idolâtrie, le Dieu accorde « la Rédemption » en même temps qu'il donne « l'Écriture » à Moïse. C'est l'affirmation d'un mystère de rédemption déjà efficacement à l'œuvre sous la loi mosaïque et non pas en vertu du Saint-Sacrifice à venir de Jésus-Christ, afin que les enfants d'Israël se conduisent « selon la Voie ». Pourtant ces derniers « s'endurcissent », et notre auteur constate : « Et ils ont passé », semblant insinuer que toute la race d'Israël est désormais l'objet d'une réprobation divine définitive.

LA PERSISTANCE DU DESSEIN DIVIN.

Le dessein divin subsiste cependant à travers « ceux qui sont fidèles » *'al-lađîna 'amanû*, c'est-à-dire ceux qui persévèrent dans la religion traditionnelle des enfants d'Israël, et « ceux qui embrassent le judaïsme », *'al-lađîna hâdû* : les « prosélytes » qui se divisent en deux catégories, selon leur origine : « sabéens », c'est-à-dire arabes, du royaume de Saba, ou « nazôréens » (II 62-63). Ils bénéficient à leur tour de l'alliance et reçoivent la Terre en héritage.

Nâsarâ, « nazôréens », transcrit le grec *nazôraios* (Mt 2,23). Or, appliqué à Jésus dont il caractérise l'origine méprisée (Jn 1,46), le terme s'est maintenu chez les juifs pour désigner les disciples de Jésus comme une secte, une observance particulière à l'intérieur du judaïsme, à l'encontre du nom de « chrétiens » qui porte

reconnaissance, par les païens d'Antioche, de la messianité de Jésus, le Christ. Les « nazôréens » désignent donc encore des juifs, mais convertis au christianisme.

Comment expliquer qu'ils « embrassent le judaïsme » ? C'est bien le sens du verbe *hâdû*, tiré de l'hébreu *yâhad* « embrasser la religion juive » (Est 8,17). Il témoigne de l'intention constante manifestée par l'auteur d'amener les uns et les autres à l'alliance première, contractée par le Dieu avec les enfants d'Israël.

Frère Bruno montre que ces deux versets paraissent le reflet de l'immense espérance qui souleva la population juive de Palestine et du Hedjaz, jusqu'aux confins du pays de Saba et tous les juifs de la diaspora soutenus par leurs amis chrétiens nestoriens et leurs alliés sarrasins lorsque la campagne perse porta les troupes de Chosroès jusqu'aux portes de Byzance en 610. C'est dans ce contexte historique bien attesté qu'il faut comprendre la suite « aggadique » de ce passage.

UN SACRIFICE RÉDEMPTEUR.

En effet, pour prix de l'aide qu'ils avaient apportée aux Perses dans leur avancée en Palestine, les juifs reçurent le droit d'administrer Jérusalem après la chute de la ville, en 614. Un chef anonyme prit le nom de Néhémie, en mémoire de celui qui fut gouverneur de Jérusalem et qui releva les murs de la ville au lendemain de l'Exil à Babylone. Il semble même avoir tenté de ressusciter le culte sacrificatoire juif.

La coïncidence avec les versets 67 à 73 de la sourate II est étonnante. L'auteur de la sourate serait-il ce pseudo-Néhémie ? Car voici qu'il résume toute la liturgie de l'Ancien Testament par le sacrifice d'une vache, jadis prescrit par Moïse : « En ce temps-là, Moïse dit à son peuple : “ de grâce ! le Dieu vous dit d'immoler une vache ” » *baqaratan* (II 67). Car cette vache, immolée en réparation du culte idolâtrique rendu au veau, doit être « transpercée » *şafra'u*, de l'araméen *sebar* « “ transpercer ”, “ couper ”, au sens de “ saigner ” quelqu'un », et « pendue » *fâqî'un*, de l'hébreu *yâqac* « disloquer les membres d'un condamné en le fixant à un pieu ». Et « son office est d'être châtiée pour ceux qui regardent » (II 69) ; en « sacrifice expiatoire », donc. C'est une allusion au serpent d'airain que Moïse façonna sur l'ordre de Dieu et plaça sur un étendard, « et si un homme était mordu par quelque serpent, il regardait le serpent d'airain et restait en vie » (Nb 21,9). L'allusion au mystère chrétien de la Rédemption accomplie par Jésus-Christ crucifié, « pendu » (Ga 3,13) est évidente.

L'auteur relit donc l'histoire du peuple hébreu dans le désert, mais à la lumière de l'Évangile où Jésus s'est lui-même donné pour la victime immolée en rémission des péchés, « élevé » comme le serpent au désert pour le salut de ceux qui le regardent, avec le regard de la foi. Mais il substitue une « vache immolée » à celui que saint Jean a vu comme « l'Agneau égorgé » (Ap 5,6, 12).

Ce n'est pas tout : cette vache doit être « rendue parfaite » *musallamat* (II 71), autrement dit : **musulmane**.

C'est la première mention, dans le Coran, d'un mot appelé à une telle fortune. « *Il détone ici, fait remarquer frère Bruno, mais qu'est-ce à dire ?* » Il est dérivé de l'araméen *šēlīm* : « entier, intègre » mot clé, dans le Targum (les antiques traductions de la bible en araméen) pour désigner la qualité requise de la victime en toutes espèces de sacrifices ; ainsi de la vache rousse, *šēlīmta'* (Tg Nb 19,2), ou de l'agneau de la Pâque, *šēlīm* (Tg Ex 12,5). Mais ce mot exprime aussi les exigences de l'alliance avec Abraham : « *Rends un culte en ma présence et sois parfait, šēlīm* » (Tg Gn 17,1). Ainsi, ce mot ne connote pas seulement l'intégrité physique de la bête, mais encore la perfection morale, spirituelle de celui qui l'offre et dont cette intégrité même est le signe. Car celui qui ne fait pas son offrande d'un cœur parfait, ne choisit pas non plus la plus belle bête de son troupeau. Cette nuance se trouve ici renforcée par le passif : « rendue parfaite ».

L'auteur du Coran prend donc le contre-pied de l'Épître aux Hébreux selon laquelle les sacrifices de la Loi mosaïque étaient impuissants à « rendre parfait (grec *téléin* correspondant à *šēlīm*) l'adorateur en sa conscience » n'étant que « des règles pour la chair » (He 9,9-10). Lui prétend au contraire y ramener ceux qui ont dévié.

LE SCHISME DES NAZÔRÉENS.

En effet, un parti s'est « endurci » : les juifs convertis au christianisme, que l'auteur accuse de « fouler l'alliance aux pieds avec déloyauté », eux qui vont jusqu'à dire : « le Dieu a célébré un enfant » *waladan* (II 116). Or il veut les y ramener au nom de Moïse à qui « Nous avons donné jadis l'Écriture » selon la parole du Dieu lui-même, et de... « Jésus, fils de Marie », *'isā 'ibn maryam*, qui en reçut « l'intelligence » (II 87).

C'est un renversement complet ! L'auteur sépare habilement ces judéo-chrétiens de la personne de Jésus, qu'il ramène délibérément au rang de simple commentateur de la loi de Moïse. C'est l'antithèse du Jésus chrétien, comme l'atteste son nom, *'isā*, absolument original, qui n'est la transcription ni du grec *Jēsous*, ni de l'hébreu *yēšū'a*. C'est une énigme, que frère Bruno résout en soulignant que la permutation des consonnes « aïn » (ʿ) et « shin » (š) déforme le nom de « Jésus » dans l'intention précise de le priver de sa signification étymologique hébraïque de « Yahweh sauve ». L'auteur a en pensée le thème qu'il a caché sous le sigle « ALM », évoqué plus haut ; Dieu seul est « pour les saluts », Jésus n'est pas Dieu fils de Dieu, « Dieu sauveur », il n'est qu'un homme, « fils de Marie ».

L'auteur stigmatise le reniement des chrétiens en retournant hardiment les paroles de l'Évangile contre

eux : « hommes de peu de foi ! » (II 88), mais constate que « l'Écriture », donnée à Moïse et « l'intelligence » donnée à Jésus n'ont abouti qu'à l'enorgueillage mutuel des juifs disciples de Moïse et des nazôréens disciples de Jésus qui se traitent mutuellement de menteurs et s'entretuent. Là encore, l'auteur ne fait que traduire la lutte séculaire qui oppose juifs et chrétiens, mais qui s'aggrave, de fait, au début du septième siècle, avec l'invasion perse dont les juifs se font les auxiliaires empressés.

Que prêche alors l'auteur par cette « Voix sans querelle » (II 2) ? Un retour au judaïsme ? Non pas ! Ce n'est pas le juif, ni le nazôréen mais « celui qui se rend lui-même parfait, *'aslama* [...], c'est lui qui aura sa récompense auprès de son Maître » (II 112). C'est l'aboutissement de toute cette première partie : l'auteur renvoie dos à dos l'idolâtrie de ceux qui ont rendu un culte à un veau et l'idolâtrie de ceux qui ont dit : « le Dieu a célébré un enfant », expression évoquant les théophanies du Nouveau Testament où Dieu dit : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* » (Mt 3,17 ; 17, 5).

Qui donc alors est dans la bonne voie ?

LA RELIGION PARFAITE D'ABRAHAM ET D'ISMAËL

L'apostasie des juifs et nazôréens n'a pas aboli l'alliance : « Mon alliance ne prend pas fin du fait de ceux qui sont dans les ténèbres » (II 124). Car « Nous avons fait alliance avec Abraham et Ismaël » (II 125).

L'ALLIANCE AVEC ABRAHAM ET ISMAËL.

Avec Ismaël ? L'auteur suit le livre de la Genèse et il est vrai que selon le récit biblique, Abraham croit que la promesse d'une descendance concerne Ismaël, qu'il a eu d'Agar, l'esclave égyptienne : « *Abraham dit à Dieu : "Oh ! qu'Ismaël vive devant Ta Face !"* » (Gn 17,18). Mais Dieu le détrompe, précisant qu'Il établira son alliance avec Isaac « *comme une alliance perpétuelle, pour être son Dieu et celui de sa race après lui* ». « Sa race après lui », ce sont Jacob, surnommé « Israël » et ses douze fils, pères des douze tribus : les « enfants d'Israël » qui se sont montrés infidèles, comme n'a cessé de le rappeler l'auteur, mais aussi les chrétiens, enfants de Dieu « à la manière d'Isaac » (Ga 4,28) ! L'auteur les dépouille de la filiation adoptive au bénéfice de la descendance d'Ismaël, les tribus de l'Arabie du Nord, race d'Abraham selon la chair (Gn 25,12-18).

C'est une subversion radicale, une révolution sans précédent ! Et frère Bruno explique ce coup de génie inattendu, où l'auteur reprend à saint Paul tout le ressort de son argumentation théologique pour « rétablir » la pérennité de l'alliance de Dieu avec Abraham et Ismaël. En effet : aux juifs qui se prévalaient de la Loi, saint Paul opposait les promesses faites à Abraham

quatre cent trente ans *avant* la promulgation de la Loi (Ga 3,17). De même, l'auteur de la sourate II soutient qu'*avant* l'« alliance avec les enfants d'Israël », qui dégénéra en « schisme » opposant les « juifs » aux « nazôréens », il y eut l'alliance avec Ismaël. Or, cette formidable revendication n'est pas sans fondement, puisque le signe de l'alliance est la **circconcision** et qu'Ismaël fut circoncis *avant* Isaac (Gn 17, 23-26).

Ce retour à la circoncision signifie-t-il que l'auteur a une conception purement juridique et raciste de l'alliance ? Non pas, et c'est peut-être en cela qu'éclate le mérite supérieur de son génie, fait remarquer frère Bruno : au moment où l'auteur semble tout ramener à l'Ancien Testament de la manière la plus charnelle, il introduit une exigence de « perfection » qui paraît tout empruntée à l'Évangile. Comment cela ?

SOIS PARFAIT !

Au verset 131, l'auteur raconte l'épisode de l'alliance entre Dieu et Abraham : « Lorsque son Maître lui dit : “sois parfait !”, *'aslim*, il dit : “je suis parfait”, *'aslamtu*, pour le Maître des siècles. » Cette réponse est la traduction coranique de la mention biblique de la foi d'Abraham que Dieu lui compta effectivement comme “perfection” : « *Abram crut en Yahweh qui le lui compta comme justice* » (Gn 15,6). La différence est que, selon le Coran, Abraham se dit lui-même « parfait » : ce trait aggadique est profondément antichrétien, tendant à égaler Abraham à Jésus qui seul a osé se dire sans péché (Jn 8,46). Ainsi l'auteur fait-il de cette perfection le commandement non pas “nouveau” (Jn 13,34), mais ancien d'Abraham : « Abraham en fit le commandement à ses fils (Ismaël et Isaac, donc) ainsi que Jacob : “mes fils, de grâce, le Dieu vous a ceints de justice, soyez donc parfaits, *muslimûn*, jusqu'à la mort” » (II 132). C'est une reprise de la parole de Jésus dans l'Évangile « Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père Céleste est parfait » (Mt 5,48).

Nous constatons que Jésus est une référence, pour l'auteur du Coran, à l'égal de Moïse. Et que « l'islam », *'al-'islâm*, ne se présente pas comme une révélation nouvelle, mais comme un retour à la “religion unique” du Dieu Unique d'Abraham, d'avant les juifs et les nazôréens qu'il accuse d'y avoir introduit des changements.

LE RÉTABLISSEMENT DES ASSISES DU TEMPLE

AVEC ISMAËL.

En renouvelant solennellement l'alliance en faveur d'Abraham et d'Ismaël, le Dieu convoque les hommes « à la Maison », *'al-bayta*, transposition de l'hébreu *bayit*, pour qu'ils « célèbrent “le lieu d'Abraham”, *maqâm 'ibrâ'hîm*, par des prières » (II 125).

De quel lieu s'agit-il ? *maqâm* est la transcription de l'hébreu *maqôm*, qui désigne le « Lieu » saint de

Sichem, où Yahweh apparût à Abraham (Gn 12,6-7), mais aussi de Bethel où Yahweh se manifesta en songe à Jacob. C'est le Temple de Jérusalem, « Lieu » choisi par Dieu lui-même « pour y placer son Nom et l'y faire habiter » (Dt 12,5). Une tradition constante place d'ailleurs la construction de ce Temple « sur le mont Moriyya » (2 Ch 3,1) lieu même du sacrifice d'Isaac.

Mais au VII^e siècle, l'expression *maqâm 'ibrâ'hîm* ne désigne plus qu'un terrain vague depuis la destruction du Temple par Titus en 70, terrible châtement de l'infidélité d'Israël, annoncé par Jésus. Cependant, le temple sera rebâti, telle est la promesse mise hardiment par l'auteur dans la bouche du Dieu qui prévoyait l'apostasie des juifs et des nazôréens : « Alors Abraham rétablira les assises du Temple, *'al-qawâ'ida min 'al-bayti*, avec Ismaël » (II 127).

À JÉRUSALEM !

Comment, pratiquement, restaurer cette authentique religion d'Abraham ? La première résolution qui naît au cœur des vrais fils d'Abraham est de se « tourner » vers Jérusalem, du côté de son « Temple dévasté », *'al-masjidi l-harâm*, à l'appel d'un nouveau Moïse qui leur enjoint de se « rassembler en bande », *jâhada*, pour les mener sur le « sentier du Dieu », *fi sabîli l-llâhi*.

UN PÈLERINAGE.

L'objectif est de faire pèlerinage à Jérusalem « portes du Dieu » (II 158), désignée par deux “avants-postes”, *'as-safâ*, nom d'une petite éminence sise au nord de Jérusalem, *ha-sôphîm*, en hébreu et *'al-marwat*, du nom d'une localité de la montagne de Judas.

La règle qui gouverne pareille équipée est religieuse : « Votre Dieu, seul Dieu ! Point de Dieu sinon Lui, le Miséricordieux, plein de miséricorde », *'ilâhukum, 'ilâhun wa'hîdun ! lâ 'ilâha 'illâ huwa r-rahmânu r-rahîmu* (II 163). Elle est dirigée contre les idolâtres : « ceux qui célèbrent à la place du Dieu des horreurs » (II 165), c'est à dire « ceux qui donnent au Dieu un fils » (II 116) ; les chrétiens.

LE JIHAD.

Car c'est une conquête et elle est guerrière, selon les versets 190 à 195, sans équivoque, qui sont tirés de la conquête de la Terre promise par le Peuple élu sous la conduite de Josué. Tel le commandement de ne pas attaquer les premiers : « *Combattez dans le sentier du Dieu ceux qui vous combattent, mais n'attaquez pas. Non. Le Dieu n'aime pas ceux qui attaquent.* » (190) Tel encore le commandement de vouer l'ennemi à l'anathème : « *Et tuez-les partout où vous les tenez, et chassez-les de là où ils vous ont chassés. Car il est pire de se laisser séduire que de tuer.* » (191) C'était précisément la raison d'être de l'extermination de tout être vivant, hommes et animaux édictée jadis par Dieu même (Dt 7,1-2).

C'est la guerre sainte, le "jihad", que proclame l'auteur : « *Quant à ceux qui sont restés fidèles, ceux qui se sont rassemblés et se sont réunis en bande, jâhadu, sur le sentier du Dieu, ceux-là émouvront la miséricorde du Dieu car le Dieu absout avec miséricorde* » (II 219).

L'injonction du verset 195 n'est qu'un enchaînement de réminiscences bibliques d'une puissante résonance eschatologique appelant à un nouveau retour d'exil : « sortez ! » (Is 48,20) « Sortez de Babylone, fuyez de chez les Chaldéens » (Jr 50,8 ; Ap 18,4). Pour entrer à Jérusalem, donc, comme l'indique l'évocation de la « procession », *'at-tahlukat*, qui évoque la dédicace des remparts par Néhémie (12,31) et annonce la nouvelle dédicace, quand les enfants d'Ismaël se seront rendus maîtres de la Cité sainte.

UN « HIMYARITE DE GRANDE TENTE ».

Cernant ce mystérieux auteur, grâce aux indications fournies par ces deux premières sourates, notre Père le concevait comme un « *himyarite de grande tente* », originaire de l'Arabie du Sud, formé aux meilleures écoles juives et chrétiennes, ainsi « *héritier d'une immémoriale tradition religieuse, juive en son fond et certainement chrétienne en sa plus prochaine forme* », qui se sentit "illuminé", poussé à rechercher une Alliance nouvelle qui réunirait tous les croyants, à quelque race et secte qu'ils appartiennent. Telle était sa pensée profonde et cohérente, qu'il chercha à mettre en œuvre.

L'ÉCHEC DU RETOUR À JÉRUSALEM

L'auteur avait exhorté les « gens de l'Écriture », *'ahla l-kitâb*, juifs et nazôréens, à la « montée », selon l'expression biblique consacrée. En « parfaits », *muslimûn*, et cela en vertu d'une vocation commune, en Abraham, bien antérieure à la « descente » de la Torah et de l'Évangile (III 64). L'auteur renversait ainsi tout l'enseignement de saint Paul selon lequel l'Évangile accomplissait la promesse antérieure à la Torah et rendait caduque cette dernière.

Le but de cette « montée » est la Maison de « Bakka » (III 96) : le Temple de Jérusalem, nommé en référence au val de Bâkâ', dernière étape des pèlerins vers Jérusalem.

Mais c'est l'échec, que raconte la sourate III et que nous retrouvons dans les événements historiques, parfaitement datés, lorsque les Perses se retournèrent, à partir de 617, contre leurs alliés juifs et arabes. Les juifs furent déportés, mais il semble que les sarrasins aient été suffisamment épargnés pour conserver l'espérance d'une victoire à travers cette épreuve « providentielle ». Notre Père a alors émis l'hypothèse que sous le choc de l'épreuve, l'auteur qui s'était souvenu de la catéchèse des moines, ses premiers maîtres, avait osé s'identifier à Jésus, le prophète humilié par Dieu même, bafoué, crucifié, mort et ressuscité.

LE « SIGNE » DE « JÉSUS, FILS DE MARIE ».

C'est toute l'histoire de Jésus que l'auteur raconte alors (III 33-59), mais pour la réduire à un mythe pré-figuratif. En effet : il présente Marie comme la sœur de Moïse, dont Jésus est donc le "neveu". Par ce raccourci qui abolit l'écart de quarante générations, l'auteur brise délibérément tout le dynamisme de l'Histoire sainte, toute tendue vers l'avènement du Roi-Messie, Fils de David, de lignée royale. Et si l'auteur professe la croyance dans la conception virginale de Jésus, celui-ci n'en demeure pas moins un simple mortel, « "façonné" à partir des "rejetons" » (III 59) ; le peuple d'Israël.

« Les anges » annoncent à Marie que Jésus sera « parmi les victimes », *mina l-muqarrabîna*, qu'il « appellera à la Voie » et, finalement, « sera mis au rang de ceux qui prospèrent ». Annonces évanescentes et mystérieuses, mais de quoi ?

Toute l'évocation de la vie publique de Jésus tend à nier sa puissance divine telle qu'elle se manifeste dans les miracles.

Dans le récit de la passion de Jésus, l'auteur étend à dessein la trahison de Judas à tous ceux qui le suivaient : les nazôréens, afin d'en tirer une leçon, toujours les nazôréens trahirent l'islam.

L'auteur met ainsi au centre de la sourate III la figure de Jésus, qui assume le rôle de « victime », mais non pas à titre de médiateur : il est seulement « parmi » les victimes et ayant été finalement mis « au rang de ceux qui prospèrent », la voie qu'il indique à l'auteur lui-même et à ceux qui le suivent, victimes à leur tour d'un « calvaire », est celle du succès, de la revanche victorieuse, du retour définitif.

UN CALVAIRE.

En arabe : *qarḥun*. C'est bien ainsi que l'auteur conçoit cette « épreuve » de la défaite. Et nous constatons ainsi que loin de renoncer au projet qu'il croyait directement inspiré du « Dieu des délivrances », notre auteur puise avec génie aux sources du Nouveau Testament, de l'Évangile issu du calvaire vécu par Jésus fils de Marie, l'espérance inconfusable de la « délivrance » à venir ! Pour lui, et ses fidèles. Car c'est ainsi, ajoute l'auteur, que « le Dieu » discerne « ceux qui lui sont fidèles » et « ses témoins », *shuhadâ'a*. Ces derniers, tels des "martyrs" sont « écrasés » par cette épreuve purificatrice tandis que les « apostats » sont anéantis. La distinction est toute semblable à celle de l'Évangile : le Père « émonde » les sarments qui portent du fruit afin qu'ils en portent davantage et « retranche » ceux qui ne portent pas de fruit (Jn 15,2). La volonté de faire concorder les situations est étonnante.

UN « BIEN-AIMÉ ».

Elle trouve son illustration par excellence dans le qualificatif de *muḥammadun*, « bien-aimé » que se

donne l'auteur (III 144). Il explique en effet à ses fidèles, tentés d'abandonner, que la mort est le lot de tous, même d'«un bien-aimé» qui n'est qu'un «oracle», *wa ma muhammadun illâ rasûlun*. «Déjà était faible avant lui l'oracle» ajoute-t-il, en évoquant Jésus fils de Marie. Pour poser enfin à ses fidèles la même question que Jésus à ses apôtres après le discours sur le Pain de Vie (Jn 6,67) : «même s'il mourait ou était tué, retourneriez-vous sur vos pas ?» (III 144) Ce passage manifeste combien l'auteur s'assimile à Jésus, et jusque dans l'annonce de sa mort, mais, nous le comprenons maintenant : parce que Jésus n'est que son précurseur. En effet : il se sait «objet de prédilections», *muhammadun*, à la suite de «Jésus fils de Marie» qui le fut en son temps. Tel est le sens de ce mot mystérieux qui n'est pas un nom propre, mais la transcription de l'hébreu *'iš hamudôt*, «homme des prédilections», qui qualifiait le prophète Daniel (Dn 9,23).

Dans ce verset, l'auteur joint donc à l'assurance glorieuse d'être l'objet des faveurs divines, *muhammadun*, une justification de sa faiblesse, de sa vulnérabilité, révélées par l'échec de la première «montée» à Jérusalem. Quelle habileté !

« C'EST LE DIEU QUI EST ROI ! »

C'est en Nabatène, à Pétra, selon les indices fournis par les sourates IV et V, que l'auteur a regroupé ses fidèles. Tel un nouveau Moïse à Cadès, faisant d'un «ramassis de gens» un peuple uni dans la foi d'Abraham, dans le culte de la Loi et prêt à la conquête de la Terre promise, il se préoccupe de restaurer et d'accroître ce peuple nouveau «voué à une grande délivrance» (IV 19) en édictant des règles plus théologiques cependant, que juridiques ; orphelins, veuves, famille, successions... Tout cela en insistant sur le caractère fragile et contingent de la vie humaine, en opposition avec l'existence absolue du Dieu «qui est» *'allâha kâna* (IV 13). Il les dote aussi d'une «tradition» par un «enseignement», *sunana*, non pas nouveau, mais fruit d'un «appel», la voix même du Dieu (Dt 4,12) «Très-Haut», *'alîyan*, «Magnifique», *kabîran* qu'il faut entendre pour ne pas «rôtir au feu» et voir une «porte de grâce», Jérusalem !

Pour comprendre le fond de ces deux dernières sourates, qui achève de nous dévoiler toute la pensée intime de l'auteur, il faut suivre notre Père qui en soulignait les deux traits principaux dans la postface qu'il consacrait, en 1997, au tome III de la traduction de frère Bruno.

L'AMBITION PANARABE

« UN ARABE ».

Au moment d'engager à nouveau ses fidèles sur le chemin de Jérusalem, l'auteur délivre fort à propos

un «oracle» tiré des récits anciens, prophéties des événements contemporains, selon sa pratique constante depuis les premiers versets de la sourate II. «Bonne nouvelle», *bašîrun*, et «avertissement» *nađîrun* ! C'est le récit du meurtre d'Abel par Caïn, qui se réédite à travers toute l'histoire de l'humanité, chaque fois qu'un innocent est mis à mort. En remplacement d'Abel, selon le récit biblique, Dieu accorde Seth à Ève (Gn 4,25). Or, ici, «le Dieu» «suscite»... «un arabe» ! *ğurâban* (V 31), selon l'hébreu biblique *'arabî*, destiné à se configurer à Abel afin d'apprendre à Caïn à lui ressembler. C'est l'auteur lui-même ! Comme jadis Yahweh qui s'enquerrait du sang d'Abel, il doit «enquêter» en Terre sainte, où s'entretient juifs et chrétiens, afin d'appeler «ceux qui sont fidèles» à se «réunir en bande» *jâhidû*, et les «juger», les conduire, tel un nouveau Samuel, chacun selon sa loi, Torah, *'at-tawrâtu*, ou Évangile, *'al-'injîl*, mais en fonction de «l'ajout» et de la «coutume» qui lui ont été inspirées d'en-haut (V 45-50).

« LE DIEU EST. »

Établissant un contact entre les travaux des savants chez les sémites antiques et les découvertes de frère Bruno, notre Père voyait aussi, dans la redondance de la formule «le Dieu est», *kâna llâhu* ou *'allâha kâna*, qui parsème la sourate IV, la volonté de l'auteur de renouer avec la notion de la divinité unique commune chez les sémites ; *'Il*, particulièrement visible en Arabie du Sud. Par le biais, cependant (sourate I), du Dieu de Moïse, Yahweh, «Il Est», en arabe *kâna*.

Mais il y a plus encore.

L'IMMENSE ORGUEIL D'UN DISSIDENT

En théologien averti, notre Père voyait, plus profondément, l'intention de l'auteur de prendre le contre-pied de l'affirmation si impressionnante de Jésus, dans le quatrième évangile, balisé, comme la sourate IV, de l'affirmation répétée, et sans équivoque ! de sa divinité : «Je suis» *egô eimi*. C'est la manifestation de ce que révèle en l'auteur l'exégèse de frère Bruno : une volonté systématique de contredire le Christ, de le blasphémer et, finalement, de se substituer à lui.

CONTREDIRE LE CHRIST.

Les traits de cette réaction antichrist abondent : l'auteur rétablit la loi du talion avec un ajout abolissant la béatitude évangélique des doux : «vie pour vie, œil pour œil, colère pour colère» (V 45). En prescrivant aux fidèles de se laver les mains «jusqu'aux coudes» avant la prière (V 6), l'auteur ne revient pas seulement au ritualisme juif ; il contredit l'enseignement de Jésus sur la pureté positive du cœur, acquise par la grâce qui coule de son Cœur transpercé sur

la Croix. Il le sait si bien qu'il s'acharne contre le Saint-Sacrifice de la messe, source jaillissante de cette grâce dans le précieux Sang de l'Agneau de Dieu, en restaurant les sacrifices d'animaux (V 3), en interdisant à ses fidèles ce divin breuvage à travers « le vin et la boisson fermentée » (V 90) et en jetant la suspicion sur le repas eucharistique (V 43).

BLASPHEMER LE CHRIST.

L'auteur nie la filiation divine de Jésus « le Christ-Jésus, fils de Marie n'est qu'un oracle » (IV 171) et déforme savamment les paroles authentiques de Jésus invoquant son Père et notre Père, son Dieu et notre Dieu sous le nom d'« Élohim notre Maître » (V 114), « le Dieu, mon Maître et votre Maître » (V 72, 117). Et en lui faisant renier tout le mystère de l'inhabitation mutuelle du Père et du Fils révélé par le quatrième Évangile : en falsifiant ses paroles. « Tu sais ce qui est en moi et je ne sais pas ce qui est en Toi » (V 116).

Or notre Père constate que cet esprit de blasphème s'en prend à Marie, vénérée par les chrétiens « entre les femmes » (IV 129) tout autant qu'à son Fils, et dans la même mesure, comme à « deux dieux » prétendus (V 116). Qui a jamais professé pareille mariolâtrie ? Personne ! L'auteur force seulement le trait pour se donner de bonnes raisons de la rejeter, et non pas au profit de Jésus, mais de lui-même !

SUPPLANTER LE CHRIST.

L'auteur ne cache pas son dessein de découronner le Christ, apparemment au profit du Dieu, en réalité à son propre profit. Notre Père fait ainsi remarquer que l'auteur est tellement imbu de l'évangile selon saint Jean qu'il sait très bien d'où vient à Jésus cette puissance royale, cette « exaltation » : « Et moi, une fois élevé de terre, j'attirerai tout à moi » (Jn 12,32). La Croix est son trône, d'où Jésus apparaît aux yeux de tous comme le Sauveur du monde. Pour en faire descendre Celui qui s'y trouve « élevé », *'al-jibt*, comme une « idole » (IV 51), l'auteur n'hésite donc pas à nier le fait historique : « Ils ne l'ont pas tué, ni crucifié, c'est pourquoi il est revenu vers eux » (IV 157). Et parce que tous les regards sont tournés vers « Celui qu'ils ont transpercé » (Jn 19,37), il insiste : « Ils ne l'ont pas tué en le transperçant » (IV 157). Par cette seule négation, il tarit la source des sacrements, et les sourates IV et V les abolissent un à un : mariage, baptême, eucharistie, peut-être même le sacerdoce : « ne les prenez pas pour chef ! (III 51) »

À ce trait, observe notre Père, « nous voyons combien la jalousie immémoriale que l'auteur prétend éteindre entre juifs et nazôréens est maintenant un feu qui le brûle lui-même. »

En effet l'auteur finit par le dire clairement :

« *Quiconque prend pour chefs le Dieu et son oracle et ceux qui sont fidèles, voilà le glaive du Dieu* » (V 56). Le glaive de la Parole exterminatrice, qui sort de la bouche du « Fils d'homme » dans la vision de saint Jean à Patmos (Ap 1,13) devient l'attribut de l'auteur, car il est « l'oracle » du Dieu. Ainsi apparaît-il en lieu et place du Christ-Jésus dans sa fonction de juge (V 42, 48-49). Après s'être déjà présenté comme « l'homme des prédilections » dans la sourate III.

CONCLUSION

La traduction et le commentaire systématique des seules cinq premières sourates du Coran par notre frère Bruno, guidé, encouragé par notre Père qui en tira les conclusions reprises dans cet article, sont déjà suffisantes pour voir combien l'intention méditée, constante de l'auteur du Coran est contraire au dessein de Dieu que résumait la devise de saint Pie X : *Omnia instaurare in Christo*.

L'immense mérite du travail acharné de notre frère Bruno est d'avoir montré combien le Coran constitue, non pas une dérision, ou un mauvais plagiat de la Bible, mais à côté de la Torah et de l'Évangile, un autre "Livre saint", se donnant comme l'authentique révélation, par « le Dieu », du même courant prophétique.

L'islam a connu des événements fondateurs, indubitables, trop peu évoqués dans cet article, et son fondateur, qui se pensait "*muhammadun*" « du Dieu », a eu soin de les rattacher par un lien significatif aux événements et oracles des religions qui l'ont précédé, atténuant seulement ou effaçant pour une bonne part le caractère prophétique de ces derniers, pour les entendre d'une manière mythique, comme des illustrations symboliques et des annonces prophétiques de la religion musulmane, *'al-'islam*, ou, pour le dire en français : « la perfection ».

« Ce que vous avez découvert est prodigieux », écrivait notre Père à frère Bruno, « et me conduit à louer, par-dessus tout, en ces temps de terrorisme, de racisme, de haine, votre irénisme, et même votre bienveillance à l'égard de ces millions de musulmans auxquels vous rêvez de rendre la matrice première de leur religion, en vue de controverses savantes et fécondes. »

Car à Adam et Ève, Dieu promit, non pas une « Voie », mais un Rédempteur, issu du lignage de la Femme, qui est Son Fils, notre Sauveur, « Jésus, Fils de Marie ». Or aujourd'hui, Dieu veut établir dans le monde une « religion parfaite » : la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. C'est en s'engageant dans cette « Voie sans querelle » que notre Saint-Père le Pape François obtiendra de Dieu la paix pour le monde et réconciliera chrétiens, juifs et musulmans dans l'unique Église catholique.

(Père Michel-Marie du Gabeco.



DANS LE CŒUR DE L'ÉGLISE MA MÈRE

« Jérusalem a péché gravement, aussi est-elle devenue chose impure. Tous ceux qui l'honoreraient la méprisent : ils ont vu sa nudité. Elle, elle gémit et se détourne. Sa souillure colle aux pans de sa robe. Elle ne songeait pas à une telle fin ! Elle est tombée si

bas ! Personne pour la consoler. » (Lm 1,8-9) Écrite au sixième siècle avant notre ère, cette *LAMENTATION* de Jérémie que nous avons chantée durant les matines du Jeudi saint exprime la situation actuelle de l'Église où prolifèrent les scandales, fruits pourris de l'apostasie du concile Vatican II et de son ouverture au monde. Comment dès lors conserver l'amour de notre sainte Mère l'Église ?

“ ENFANTS DE L'ÉGLISE ”

Le dimanche des Rameaux, c'est précisément pour apprendre à aimer l'Église que les enfants CRC convergèrent vers la maison Saint-Joseph pour la petite retraite de frère Gérard. Hélas ! l'avant-veille, notre frère avait dû être hospitalisé d'urgence, laissant à frère Thomas les notes de son cahier et son amour de l'Église, pour les transmettre à tous ces enfants. Tandis qu'ils entendent dire partout les pires horreurs sur l'Église, c'est bien nécessaire !

Tout au long de ces deux jours, frère Thomas s'attacha donc à révéler à son auditoire les manifestations de l'amour maternel de l'Église : il brûle dans le cœur de tant de saints si aimables ; il agit par ses œuvres charitables et missionnaires ; il s'exprime par sa liturgie. Que l'Église est belle, charitable et sage !

Mais être enfant de l'Église, ce n'est pas seulement l'admirer, c'est aussi un apprentissage quotidien et laborieux pour lequel nous avons besoin de la grâce des sacrements. C'est pourquoi le but principal de frère Gérard est de conduire ses retraitants à la confession, qui mène à la communion. Instruction préparatoire, examen de conscience – par frère Gérard lui-même, grâce à un enregistrement de 1988 qui n'a pas pris une ride ! – et, une cavalcade plus tard, voilà tous nos enfants sagement rangés dans l'église du village. Cette année, pas moins de quatre prêtres des environs les y attendaient ! Cette grâce inattendue fut comme un sourire réconfortant de l'Église notre Mère. Réconfort réciproque d'ailleurs, à en croire le bon sourire de ces prêtres et quelques réflexions échappées de la sacristie : « *Cela fait plaisir de confesser la veille des Rameaux !* » Cette consolation est un bon fruit de la sagesse de notre Père, tout appliqué à nous garder dans le sein de

l'Église, mendiants quotidiens de ses sacrements, suivant la ligne de crête CRC : ni schisme ni hérésie.

MA JOIE, MA CROIX, MA GLOIRE.

Les enfants avaient copié avec application sur leurs carnets de notes ce kérygme de notre Père, dicté par frère Thomas : « *Être enfant de l'Église, c'est ma joie, c'est ma croix, c'est ma gloire.* »

Notre Père : c'est par lui que nous sommes enfants de l'Église. Frère Bruno avait résolu de l'expliquer lui-même à tous ces petits qui ne l'ont pas connu. Dans un premier sermon, il les introduisit dans le cœur de Georges de Nantes, épris d'un amour filial pour la Sainte Église sa Mère : « *La seule pensée d'appartenir à l'Église suffit à renouveler la jubilation de notre âme, car l'Église est sainte, semblable à son Époux Jésus-Christ dont elle a reçu une telle ressemblance qu'il n'y a rien au monde d'aussi beau, d'aussi sage, d'aussi majestueux que son visage et tout son être. Elle est notre Mère...* » (*LETTRE À MES AMIS* n° 134, 19 mars 1963)

« *Elle est belle, votre Église ! Les Croisades, l'inquisition...* » La réflexion acerbe du supérieur du séminaire des Carmes à notre frère Bruno qui lui récitait cette page admirable, à la fin des années 1950, exprime le mauvais esprit de la Réforme qui devait s'imposer à toute l'Église à la faveur du Concile. Confrontée à ce scandale des hommes d'Église conjurés à réformer, ou plutôt à défigurer leur Mère, la tendresse filiale de notre Père se mua en un dévouement sans limites. Depuis son ordination en 1948 jusqu'à sa mort, sa vie de prêtre fut un long et périlleux service de l'Église, une défense quotidienne, dans l'angoisse de s'en voir un jour chassé par des pasteurs rebelles à leur Seigneur.

Notre Père s'est tellement identifié à l'Église dans sa lutte acharnée contre l'Antichrist, que pour nous ses disciples, sa voix, son visage, sont ceux de l'Église même.

Dimanche après-midi, frère Bruno raconta comment, dès l'âge de douze ans, lui et frère Gérard avaient découvert l'Église et s'étaient attachés à elle en la personne de ce maître incomparable. Les enfants écoutaient, stupéfaits et ravis de ce que notre frère prier qui fait habituellement des conférences à leurs parents prenne la peine de s'adresser à leurs petites personnes !

À travers l'abbé de Nantes, c'est de la vérité que nos frères anciens se sont épris irrévocablement : de Dreyfus à Kant, des leçons de catéchisme à Diên Biên Phu... C'était enthousiasmant ! Oui, mais le jeune Bruno Bonnet-Eymard s'attira bientôt cette remarque : « *Tu t'enthousiasmes, mais tu ne t'engages pas vraiment.* » Et notre frère de confesser que

c'était vrai, puisqu'il rêvait à l'époque de devenir un grand diplomate ! Mais il tira parti de la réprimande et suivit notre Père dans sa vocation de moine-missionnaire, puis dans son combat contre les hérésies du Concile. Il assista – et participa ! – au premier rang à l'immense travail de notre Père élaborant à la maison Saint-Joseph une doctrine totale pour la renaissance de l'Église. Si bien qu'après plus de cinquante ans passés auprès de lui, il peut témoigner à la nouvelle génération de la CRC qu'à lui seul, notre Père a manifesté la richesse de la sainteté de l'Église, en en produisant tous les fruits. Cette fécondité s'originant et s'épanouissant dans son colloque incessant avec Jésus et Marie, attesté par le sceau de la Croix.

Ce récit achevant la petite retraite, frère Bruno le conclut par une résolution : *« Plutôt que de gémir sur les malheurs des temps, il y a du travail ! Il faut des vocations pour servir la VÉRITÉ coûte que coûte, dans une Église où elle est sacrifiée à une volonté de bonne entente universelle. »*

L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS D'AUJOURD'HUI

Dans le contexte du débordement de scandales qui submergent l'Église, frère Bruno avait choisi de nous faire réécouter le magistral commentaire de *L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS* prononcé par notre Père pour la Semaine sainte 1994. En effet, l'Apôtre y condamne les dépravations qui sont la conséquence de l'impiété. Mais il nous apparut bientôt que ce qui rend ces conférences si actuelles, c'est la prédication d'une *« vérité captive »* (Rm 1, 18) : toute l'économie de notre Rédemption, épousant parfaitement la liturgie des Jours saints. Il vous sera facile de retrouver cette série sur le site de VOD, sous le sigle S 123. Le spectacle de l'enthousiasme brûlant de notre Père constitue à soi seul une prédication, même quand on est dépassé par les raisonnements de saint Paul !

SAINTE PAUL, MIS À PART POUR

L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST.

Notre Père commence par nous retracer l'itinéraire spirituel de l'Apôtre des nations, le juif chrétien, mis à part pour l'Évangile. Peut-être vous demanderez-vous d'où vient au Père sa connaissance si intime et vivante de saint Paul ? Certes, il a bénéficié de l'enseignement d'excellents maîtres, comme le chanoine Osty. Mais il le connaît surtout par connaturalité, puisque depuis son séminaire, il a vécu un drame analogue à celui qui déchira l'Église naissante au premier siècle : l'affrontement mortel, au sein d'une même Église, de deux religions. La première est la religion surnaturelle du Dieu fait homme, que tente d'étouffer une religion toute terrestre, sans plus de grâce ni de salut éternel : celle des juifs gnostiques mal convertis hier et l'hérésie progressiste aujourd'hui, dont la gnose wojtylienne est

l'expression la plus élaborée. L'abbé de Nantes s'identifie donc à saint Paul ! D'où la précision du titre de la retraite : *L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS D'AUJOURD'HUI.*

Chacun des titres des conférences évoque des vérités éternelles, toujours à rappeler à un monde païen orgueilleux et, plus encore, à des chrétiens dénaturés, appliqués à bâtir la cité terrestre dans le mépris de Dieu.

LA COLÈRE DE DIEU

CONTRE TOUTE IMPIÉTÉ ET TOUTE INJUSTICE.

Premièrement, comme Notre-Dame de Fatima ouvrant son grand Secret par la vision de l'enfer, saint Paul nous révèle que la *« Colère de Dieu »* tombe sur toute impiété. Tous les hommes, juifs comme païens, sont confondus dans leurs péchés. C'est pour les châtier de leur impiété primordiale que Dieu les a livrés à leurs passions infamantes. Et notre saint Paul, qui ignore la langue de bois ecclésiastique de nos pasteurs actuels, n'hésite pas à dénoncer précisément l'homosexualité comme le premier et le plus honteux d'une longue série de vices (Rm 1, 26-27). Effroyable ! La dignité transcendante de la personne humaine ? Saint Paul ne connaît pas. Mais à moins d'avoir lu par vous-même l'Épître aux Romains, vous n'avez sans doute jamais rencontré ce texte, soigneusement occulté aujourd'hui.

LA MISÉRICORDE DE DIEU EN JÉSUS-CHRIST.

À cette humanité abjecte, Dieu a pourtant décidé, dans le mystère de sa *Miséricorde*, d'offrir le salut. Non par nos œuvres, puisque nous n'en sommes pas capables, mais par la *foi*, à l'exemple d'Abraham. C'est seulement par la foi dans le sacrifice rédempteur offert par son Fils *Jésus-Christ* sur la Croix que nous pouvons être sauvés.

LA GRÂCE DONNÉE À LA FOI PAR LE SAINT BAPTÊME.

Saint Paul s'anime, il veut convaincre ses lecteurs. Il marche de long en large, gesticule de plus en plus. Il a conscience d'établir un monument de doctrine et insiste, se répète une fois, deux fois, trois fois. Et sous sa dictée, le scribe Tertius écrit : comme c'est par un seul homme, Adam, que le péché est entré dans le monde et par le péché la mort, de même, c'est par un seul homme, le Christ, le nouvel Adam, que la grâce nous a été donnée. Et notre Père de nous expliquer que c'est cet enseignement de saint Paul aux Romains qui fonde notre croyance dans le dogme du péché originel. Nous sommes tous pécheurs en Adam, tous tarés dès la naissance.

« C'est pas juste ! » s'insurge Bajek, le petit Polonais de la classe de catéchisme de l'abbé de Nantes à Planty. Il refuse d'être puni pour une faute d'Adam ! Réponse de son curé : celui qui refuse d'adhérer à l'héritage de son père Adam, parce qu'il se croit juste, ne sera pas sauvé par le Christ qui est venu

pour racheter les fils pécheurs d'Adam. Par son sacrifice rédempteur de la Croix, tous les hommes sont sauvés... en droit. Encore faut-il se reconnaître pécheur et répondre à cette offre de salut, ce qu'oublie de rappeler nos modernes !

C'est par le sacrement du *baptême* que nous sommes justifiés : nous sommes plongés dans la mort du Christ ; le vieil homme pécheur est crucifié avec Jésus-Christ, pour que nous ressuscitions avec Lui à une vie nouvelle, libérés de l'esclavage du péché. C'est parce qu'ils étaient conscients de la nécessité vitale de ce sacrement que les missionnaires se jetaient aux périls des missions pour baptiser le plus d'infidèles possible, pour les libérer de l'esclavage de Satan ! Et c'est parce que cette vérité est tenue captive aujourd'hui que le dialogue interreligieux a tué les missions.

L'HOMME ÉCARTELÉ,

SANCTIFIÉ PAR L'ESPRIT D'AMOUR.

Et pourtant, le baptisé continue de pécher... S'il est purifié du péché originel, il en conserve néanmoins une conséquence, cette hideuse concupiscence qui toujours le pousse au péché. Le chrétien est ainsi un *homme écartelé* entre l'héritage d'Adam et l'héritage du Christ. Au pécheur découragé, saint Paul fait part de sa propre expérience, en termes pathétiques dans lesquels nous nous reconnaissons tous : « *Je ne fais pas ce que je veux, et je fais ce que je hais (...). Malheureux que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ?* » (Rm 7) Voilà ce qu'il faut prêcher aux pénitents, plutôt que de minimiser leurs fautes pour épargner leur dignité !

La vie chrétienne est donc un combat contre la pesanteur de la chair, dans lequel le baptisé reçoit le secours d'une force divine : celle du *Saint-Esprit*, répandu dans son cœur par le baptême. Les premiers chrétiens auxquels s'adressait saint Paul en avaient une expérience objective, dont nous n'avons pas idée. En effet, dans l'Église primitive, afin de se révéler à son tour comme une Personne divine distincte du Père et du Fils, le Saint-Esprit multiplia les manifestations incontestables, répandant miracles et charismes sur les communautés. Et notre Père de préciser que cette présence était aussi tangible que celle dont se prévalent les communautés charismatiques aujourd'hui. Avec cette différence que "l'Esprit" charismatique conduit mollement, suavement, béatement à l'apostasie, tandis que le Saint-Esprit propulsa les premiers chrétiens jusqu'à l'héroïsme des vertus, jusqu'au martyre.

Les jeunes phalangistes qui participeront à la session de la Pentecôte auront l'occasion d'approfondir ce point en écoutant notre Père leur prêcher sur le thème : MIEUX QUE LE RENOUVEAU CHARISMATIQUE : L'ORDRE CATHOLIQUE (S 26, Pentecôte 1976). Sujet crucial s'il en est, tant l'Esprit charismatique a envahi toute l'Église.

Par le Saint-Esprit, nous sommes affranchis de

l'esclavage de la chair pour devenir enfants de Dieu, frères et cohéritiers du Christ dans les souffrances présentes et pour la « masse de gloire » à venir ! Et saint Paul exprime son enthousiasme dans une hymne à la Prédétermination divine, ce secret impénétrable du Cœur de Dieu : si Dieu est pour nous, s'il a envoyé son Fils mourir pour nous sur la Croix, si son Esprit-Saint intercède lui-même en notre faveur, qui sera contre nous ? Quelles que soient nos épreuves présentes, nous sommes vainqueurs ! Saint Paul délire d'enthousiasme et finit par déraisonner tout à fait ! « *Ni la mort, ni la vie, ni les anges ni les Principautés, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les Puissances, ni la hauteur, ni la profondeur [?], ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu dans le Christ Jésus Notre-Seigneur.* » (Rm 8, 38-39)

L'INFIDÉLITÉ D'ISRAËL POUR LE SALUT DES NATIONS.

Saint Paul nous dévoile ensuite la conduite de Dieu sur les juifs et les païens dans une véritable "apocalypse". Ces chapitres 9 à 11 de l'Épître nous sont bien connus. Du moins, quelques versets, minutieusement sélectionnés par l'Église conciliaire pour fonder sa flagornerie à l'égard du judaïsme antichrist, dans la ligne du chapitre 4 du décret *NOSTRA ÆTATE* : « *L'Église a toujours devant les yeux les paroles de l'apôtre Paul sur ceux de sa race "à qui appartiennent l'adoption filiale, la gloire, les alliances, la législation, le culte, les promesses et les patriarches, et de qui est né, selon la chair, le Christ"* (Rm 9, 4-5) ». Certes, mais c'est faire bien peu de cas de l'apostasie des juifs, que déplore saint Paul, leur frère de race. Il s'élève alors à la contemplation du grand dessein de Dieu dans l'histoire, enfermant successivement tous les hommes dans la désobéissance, juifs comme païens, afin de leur faire miséricorde à tous (Rm 11, 32) et de les introduire dans l'unique arche de salut, l'Israël nouveau, l'Église catholique.

LE BONHEUR DES CHRÉTIENS DANS LA CHARITÉ.

Il reste à l'Apôtre à donner quelques enseignements de morale à la communauté à laquelle il s'adresse : c'est ce qu'on appelle la *parénèse* de l'Épître, dont nous écoutâmes le commentaire par notre Père au matin de Pâques. Après avoir dénoncé le moralisme juif et prêché un salut par la foi seule, sans les œuvres ? Saint Paul relève ce défi : ayant établi ses chrétiens dans l'intimité du Père, du Fils leur Sauveur et du Saint-Esprit qui demeure en eux, il va les engager dans la voie royale de l'amour, de la vie mystique en action. Cela se résume en trois mots, usés, incompréhensibles au vulgaire qui n'y voit que baratin, mais tellement riches pour ceux qui ont été saisis par le Christ et qui veulent le saisir à leur tour : *Piété, Humilité, Charité.*

La *piété* en premier : saint Paul commence par la

mystique, qui envahit toutes nos activités. Notre Père nous explique qu'il y a, en effet, une manière mystique de faire son devoir d'état, comme un culte spirituel, pour plaire à Dieu.

L'humilité, ensuite. Notre Père prend alors un ton grave : « *Saint Paul va nous dire une chose tout à fait considérable même si elle apparaît très simple. Tellement considérable que j'aimerais bien avoir son autorité pour le renouveler auprès de mes chers frères, de mes chères sœurs, de mes chers amis et de mes chers phalangistes, parce qu'il y a péril.* »

« *Ne vous surestimez pas plus qu'il ne faut vous estimer.* » (Rm 12, 3)

De même qu'il a perdu les juifs et les païens jadis, l'orgueil perd le monde moderne et l'Église : les réformateurs progressistes, imbus du culte de l'homme, comme les intégristes engoncés dans leurs certitudes. Et tous sont d'accord pour stigmatiser l'orgueil... de l'abbé de Nantes qui les dénonce ! Mais notre Père tient bon.

« *L'abbé de Nantes, c'est le magnétophone de saint Paul. J'ai raison, non pas parce que je suis un génie, j'ai raison parce que depuis le début de cette conférence, je vous épiluche toutes les phrases de saint Paul pour vous dire ce que cela veut dire sans inventer rien du tout et pour vous dire que c'est magistral, c'est la doctrine chrétienne par excellence.* »

Saint Paul achève son enseignement moral par un admirable tableau de la *charité*, qui pourrait se résumer par cette maxime des Pères de l'Église qui inspira toute l'œuvre de Contre-Réforme catholique de notre Père : « *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.* »

Dans l'attente du retour imminent du Christ. Car une Église qui attend son Époux est vivante, féconde, magnifique.

PRISE D'HABIT

La cérémonie du lendemain, lundi de Pâques, fut l'illustration de cette conclusion : la prise d'Habit de notre nouvelle petite sœur **Blanche-Marie du Perpétuel Secours**, pour la louange de la Gloire de Dieu, dans la pauvreté, la solitude et le silence. « *C'est ainsi qu'ils attendront éveillés le retour du Seigneur qui ne saurait tarder.* » (RÈGLE PROVISOIRE DES PETITS FRÈRES DU SACRÉ-CŒUR DE VILLEMAUR, article premier)

Le seul nom de notre sœur est le gage d'une espérance inconfusable : c'est par la blancheur de l'Immaculée que l'Église sera purifiée de ses souillures. Frère Bruno profita du sermon de la grand-messe pour nous rappeler que « *Jésus Ressuscité a revêtu de sa propre puissance sa Mère Immaculée, ce que Notre-Dame a prouvé de mille manières et bien réellement, tout au long de notre histoire. Elle est vraiment la "REINE DES BATAILLES" !* » Notre frère illustra ce vocable en rappelant plusieurs de ses plus éclatantes manifestations

guerrières, pour secourir la Chrétienté en péril : depuis le « *miracle des clefs* » au quinzième siècle pour sauver la ville de Poitiers des Anglais, jusqu'à la protection du Pé-tang en Chine à l'orée du vingtième siècle, en passant par la victoire de la Monongahéla en 1755 en Nouvelle-France ! Et notre frère de conclure : « *Ma chère sœur Blanche-Marie du Perpétuel Secours, que votre nom nous rappelle sans cesse que la Vierge Immaculée a déjà triomphé des ennemis de Jésus ressuscité et glorieux, et que, quoi qu'il arrive, Elle reste notre Perpétuel Secours. Ainsi soit-il !* »

Après les vêpres, notre frère prieur reprit la parole pour nous présenter le tableau miraculeux de Notre-Dame du Perpétuel Secours, dévotion privilégiée de notre vénéré Père Charles de Foucauld. Il s'agit d'une peinture sur bois du quatorzième siècle, de 50 cm de haut sur 40 de large. Elle est exposée à Rome dans l'église Saint-Alphonse, tenue par les Rédemptoristes. Cette image représente une Vierge orientale, certes, mais qui voulut être romaine afin d'attirer tous ses enfants, même les hérétiques et les schismatiques à l'unique bercail de l'Église catholique.

À qui contemple son tableau, Notre-Dame rappelle le dogme de la foi : l'Incarnation de son Divin Fils et la Rédemption, figurée par les instruments de la Passion présentés par les anges ; sa propre Maternité divine ainsi que ses glorieux privilèges de Corédemptrice et de Médiatrice universelle. Les mystères du Rosaire s'y trouvent aussi figurés ! Cette image est un résumé de toute notre religion. Mais plus que tout, l'attitude effrayée de l'Enfant-Jésus fixant la croix, le regard tendre et douloureux de sa Mère « *en grand chagrin* » sollicitent notre compassion, comme une préfiguration de l'appel pressant que Jésus Enfant lancera à sœur Lucie à Pontevedra, de consoler le Cœur Immaculé de Marie. Telle est, à notre tour, notre vocation particulière !

PROFESSION TEMPORAIRE

Quelques jours plus tard, pour la fête de saint Joseph Artisan, le 1^{er} mai, en réponse à la quadruple prise de coule du mois de mars à la maison Saint-Joseph, quatre sœurs de notre maison Sainte-Marie firent profession temporaire. La famille ne cesse de croître ! Il faudra bien un jour que la hiérarchie de l'Église s'en préoccupe... D'autant qu'à observer la vague de marmots qui avait une nouvelle fois envahi nos maisons, il paraît évident que ce n'est qu'un commencement !

Nos sœurs **Lucie-Marie de Villemaur**, **Monique de la Sainte-Trinité**, **Anne du Cœur Immaculé de Marie** et **Marie-Clémence du Sacré-Cœur** reçurent avec le voile blanc de professe, le scapulaire frappé du Sacré-Cœur, vêtements dont notre frère Bruno leur expliqua le sens en prononçant l'exhortation rituelle qu'avait composée notre Père : le scapulaire est un vêtement de travail,

et le Cœur et la Croix qui le signent sont un appel à souffrir sur les traces du Christ et des saints ; tandis que le voile de l'Épouse est un signe évident de dignité et de gloire.

« Tel est le cœur de notre Église, Mère et Maîtresse de tous, qu'elle ne demande rien sans donner davantage. Elle vous entraîne dans son labeur, ses humiliations, son dévouement et elle sera extrêmement exigeante tout le temps que vos vœux vous feront les servantes du Christ, et vous le serez, avec sa grâce assurée, jusqu'au jour des vraies Noces éternelles. Mais elle vous élève déjà en une dignité qui prélude à la Gloire et Béatitude d'Épouse du Verbe que vous serez enfin, en vous exhortant à vivre dès maintenant et chaque jour dans la paix et dans la joie de cet état de moniales missionnaires. »

PREMIER SAMEDI DU MOIS

Suivre la CRC sur internet ne suffit pas. Pour rester enfants de l'Église dans nos temps d'apostasie, il faut non seulement s'instruire de notre doctrine CRC, mais aussi réchauffer notre ferveur au brasier du Cœur Immaculé de Marie. C'est pour cela que le Ciel nous a révélé la dévotion des premiers samedis du mois que nos différents ermitages ont le souci de promouvoir parmi nos amis. Ils sont de plus en plus nombreux à se retrouver dans nos maisons Saint-Bruno (Ardèche), Saint-Benoît (Perche) et Saint-Louis-Marie (Anjou), profitant de capacités d'hospitalité croissantes. Tout en soulageant quelque peu la maison-mère, cette dispersion de nos ermitages rend accessible à des familles lointaines la grâce de resserrer les liens de notre communion phalangiste en consolant le Cœur Immaculé de Marie.

Ces 4 et 5 mai, en complément des exercices de la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie, les quelques deux cents amis venus à la maison Saint-Joseph devaient écouter la fin de la retraite prêchée par notre Père à ses communautés en septembre 1992 : *SAINTE THÉRÈSE NOUVELLE*. Deux semaines après la Semaine sainte, c'est de nouveau un mystère de mort et de résurrection qui était offert à notre méditation, dans la personne de la plus grande sainte des temps modernes.

ACTE D'OFFRANDE À L'AMOUR MISÉRICORDIEUX.

Frère Bruno commença par nous donner la clef de ce mystère en nous commentant dans son premier sermon l'*ACTE D'OFFRANDE COMME VICTIME D'HOLocauste À L'AMOUR MISÉRICORDIEUX* (page G 60 dans nos carnets de chant), écrit par sainte Thérèse le 9 juin 1895. Loin d'être une dévotion mièvre, cette prière d'une extraordinaire plénitude nous introduit dans la circumincessante charité des Trois Personnes divines, de la Vierge Marie Médiatrice et des saints. C'est le bilan de sa brève existence et le dernier mot de la

« Petite voie d'enfance » qu'elle a enseignée à ses novices. Notre Père nous a expliqué qu'elle est un réquisitoire contre l'orgueil et l'apologie de la petitesse de l'âme qui aime s'anéantir devant Dieu, se reconnaître impuissante, imbécile, incapable, pour tout recevoir de la Miséricorde divine. Tout ? Vraiment ? La "petite Thérèse" est magnanime !

« Je désire être Sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu ! d'être vous-même ma Sainteté (...).

« Toutes nos justices ont des taches à vos yeux. Je veux donc me revêtir de votre propre Justice, et recevoir de votre Amour la possession éternelle de vous-même. »

Nous ne pouvons atteindre à la Sainteté de Justice, qui est celle de Jésus sur la Croix. Par son sacrifice, Notre-Seigneur *« accomplit toute justice »*. Il lui reste à en distribuer les fruits de miséricorde.

Or la petite sœur du carmel de Lisieux éprouve des désirs infinis : sauver les âmes et consoler Dieu. Vingt ans à l'avance, elle annonce le message de Fatima. Et la manière d'assouvir ses désirs est la même qui sera demandée aux trois pasteurs d'Aljustrel : s'offrir, en "hostie", c'est-à-dire en victime du sacrifice. Avec en conséquence cette demande extraordinaire : *« Restez en moi comme au tabernacle, ne vous éloignez jamais de votre petite hostie. »*

« Dans la mesure où elle s'est livrée à l'holocauste de la Croix, commente frère Bruno, elle est devenue sa vivante "petite hostie", comme celle que nous recevons à la communion, mais qui demeure continuellement au tabernacle. Jésus peut donc venir vivre en elle de telle manière que ce n'est plus elle qui vit, c'est Lui qui vit en elle, qui se trouve pour ainsi dire transsubstantiée. »

Ne nous méprenons pas : quand sainte Thérèse aspire à l'immolation, ce n'est pas de la rhétorique dévote. Quand elle prie Dieu de devenir martyre de son Amour, cela signifie, nous explique frère Bruno, *« que je meure des coups que vous me porterez dans votre Amour pour faire jaillir de moi une flamme d'amour plus grande, comme Dieu le Père a fait jaillir du Corps transpercé de son Fils une flamme capable d'embraser le monde d'un amour qui le sauve »*.

Et Dieu l'a prise au mot... À chaque étape de sa vie, la souffrance avait été au rendez-vous, mais l'année suivant son offrande en holocauste, en 1896, cette souffrance prit tout à coup des proportions... d'enfer ! C'est la possession diabolique qui revient, pour essayer de la faire désespérer en la faisant douter de l'existence du Ciel ! Mais non : son Espérance surnaturelle demeura inconfusable. Son martyre fut rapide et la fit enfin mourir d'amour dans un embrassement plein de tendresse mutuelle : une véritable mort d'amour, en accomplissement de son acte d'offrande à l'Amour miséricordieux.

Après ce sermon, frère Bruno dut nous quitter pour l'hôpital, ayant pris soin au préalable de répartir ses sermons et sa conférence d'Actualités entre les frères. Il était content de démontrer ainsi à nos amis – et à nos évêques ! – que lui absent, la Contre-Réforme continue. C'est en nous recommandant de bien prier pour lui que frère Gérard introduisit le quart d'heure de méditation du premier samedi du mois. Il nous donna en exemple sa fidélité parfaite à notre Père et son dévouement dans le service de l'Église et de la vérité jusqu'à l'extrême limite de ses forces, dans l'angoisse : « *La maladie de frère Bruno, c'est la maladie de l'Église !* »

LE MARTYRE ET LA MORT D'AMOUR (1896-1897).

La mort est d'une manière générale la sanction évidente de la vie. Mais dans la vie des saints, la mort est toujours la manifestation émouvante, parfois stupéfiante de leur sainteté. C'est Dieu lui-même qui en ordonne tous les événements, afin qu'elle parle aux âmes droites. Ainsi de celle de Thérèse que nous raconta notre Père, la voix souvent étranglée par l'émotion, dans la première des trois conférences écoutées ce mois-ci.

Les derniers mois de la vie de sainte Thérèse furent une terrible passion : martyre du corps, du cœur et de l'esprit. Le pire est la présence obsédante du démon revenu pour la désespérer et l'empêcher de jouer son rôle dans le salut de l'humanité. À travers ces souffrances effrayantes, Thérèse vérifie héroïquement la vérité de sa doctrine, par son abandon absolu : seule compte la volonté de Dieu.

Sa mort fut telle qu'elle le souhaitait, un acte d'amour, conforme à celle de son Époux sur la Croix... Lors de son pèlerinage à Lisieux du 22 novembre 1957, notre Père eut la grâce d'en entendre le récit de la bouche de la prieure du carmel, dans l'infirmerie même où mourut la sainte. Souvenir inoubliable...

« UN OURAGAN DE GLOIRE. »

Selon sa vocation d'« *aimer, de faire aimer et redescendre pour faire aimer l'Amour* », Thérèse s'était entendue avec ses sœurs pour la publication de ses écrits.

Très vite, l'*HISTOIRE D'UNE ÂME* se répand, enflammant les cœurs. Les miracles surabondent et les Papes brûleront les étapes pour parvenir à la canonisation de « *la plus grande sainte des temps modernes* », qui envoie par les artères de l'Église un sang neuf dans toutes les directions, au point de devenir Patronne des missions avec saint François-Xavier ! Tout en étant mêlée aux drames du XX^e siècle et en particulier à Charles Maurras et à l'*ACTION FRANÇAISE*. Ce qui suscitera cette exclamation de frère Gérard, au sortir de la conférence : « *C'est merveilleux ! Voilà qu'au Ciel, on fait de la politique !* »

LA NOUVELLE JEANNE D'ARC, LIBÉRATRICE DE L'ÉGLISE.

Notre Père parvient à la conclusion de sa retraite. Il récapitule la dimension nouvelle de Thérèse, qui lui apparaît comme une préfiguration de l'Église en nos temps apocalyptiques et la coopératrice du salut de l'Église et du monde.

En effet, Thérèse, malgré l'ouragan de gloire, tari actuellement, n'a pas achevé sa mission. « *C'est trop de perfection, s'exclame notre Père, trop de doctrine forte, c'est trop d'amour et de grâce pour ne pas être prometteur encore de bienfaits nombreux. La pluie de roses, nous ne l'avons pas vue, nous n'en avons que quelques pétales.* »

Sa vie, retracée dans ses différentes étapes, nous éclaire sur notre actualité avec des parallèles saisissants entre les événements de Thérèse et ceux, politiques et religieux, de notre siècle, pour s'achever dans l'espérance des "Triumphes du Ciel" qu'elle écrivit et joua ! C'est la promesse du salut de la France enfin repentante, par la médiation de sainte Jeanne d'Arc... et de sainte Thérèse !

ACTUALITÉS

Établis dans cette vue orthodromique des événements que nous vivons, nous étions préparés à écouter la conférence d'Actualités de frère Bruno prononcée par frère Pierre-Julien. Avec la conférence du Samedi saint consacrée aux Actualités religieuses, elle forme un diptyque qui montre que le Pape tient entre ses mains le salut de l'humanité, tant spirituel que temporel.

SAMEDI SAINT 20 AVRIL : ACTUALITÉ DE JUDAS !

« *Ce qui est terrifiant dans l'Église, aujourd'hui, c'est l'activité qu'y déploie Judas* », avait commencé frère Bruno, précisant immédiatement sa pensée : « *Le réquisitoire du pape Benoît XVI, pape émérite, publié jeudi 11 avril 2019, six ans après sa démission, est un comble ! Il a pour objet la crise de l'Église qui lui fit jeter l'éponge le 11 février 2013, alors qu'il était le principal responsable de cette crise.* »

Notre Père l'avait démasqué dès 1985 puis suivi à la trace toute sa vie : Joseph Ratzinger, avait été le théologien privé et l'âme damnée du cardinal Frings, le chef du parti réformiste allemand au Concile. Tout au long de son irrésistible ascension, il n'eut pas d'autre but que de faire réussir le complot moderniste destiné à abattre la foi catholique romaine, d'abord par le démantèlement du Saint-Office, et ensuite par la conquête du trône pontifical. Objectifs atteints !

Le voici maintenant qui dénonce « *l'écroulement de la théologie morale* » et l'effroyable corruption qui gangrène le clergé depuis le Concile... C'est une récidive de son fameux « *cri d'alarme* » de 1984, qui avait donné quelque espoir à notre Père lui-même. Débordé

sur sa gauche, Ratzinger a beau jeu de jouer l'homme d'ordre, pour prévenir et canaliser toute velléité de réaction et mieux défendre *son* Concile !

Et la manœuvre fonctionne à tous les coups. Le dernier exemple est le cardinal Sarah dont le récent ouvrage *LE SOIR APPROCHE ET DÉJÀ LE JOUR BAISSÉ* (FAYARD) est aussi un cri d'alarme pathétique.

« À la suite de Jésus, dit-il, l'Église vit le mystère de la flagellation. Son corps est lacéré. Qui porte les coups ? Ceux-là mêmes qui devraient l'aimer et la protéger !

« Ce qui apparaît désormais au grand jour a des causes profondes qu'il faut avoir le courage de dénoncer avec clarté. La crise que vivent le clergé, l'Église et le monde est radicalement une crise spirituelle, une crise de la foi. Nous vivons le mystère d'iniquité, le mystère de la trahison, le mystère de Judas. »

Mais cette plainte est stérile, faute de dénoncer l'origine de la crise : l'apostasie du concile Vatican II et des Papes qui l'ont mis en œuvre. Pire : au même moment où il déplore les conséquences du « culte de l'homme » proclamé par le pape Paul VI à Saint-Pierre de Rome, le 7 décembre 1965, il accepte d'insérer sur l'ordre du pape François, dans l'office propre de « saint Paul VI », « ce Discours dont il est certain qu'il n'y en a jamais eu de tel dans les annales de l'Église et qu'il n'y en aura jamais, ce Discours blasphématoire qui culmine dans la proclamation, à la face du monde et à la Face de Dieu, du culte de l'homme : “ Nous aussi, nous plus que quiconque, nous avons le culte de l'homme. ” » (LIBER ACCUSATIONIS, 1973, t. I, p. 19)

Plus clairvoyant que le cardinal Sarah, Mgr Schneider met en cause le pape François sous trois chefs très précis, à propos du mariage, de la peine de mort et de la diversité des religions.

Deux semaines plus tard, frère Bruno a aussi étudié la *LETTRE OUVERTE* aux évêques des vingt universitaires et théologiens, qui a défrayé la chronique fin avril. Elle énumère quant à elle sept propositions hérétiques reprochées au Saint-Père. Le grief principal est le luthéranisme de François sur la question de la grâce et de la justification, citations suffocantes à l'appui. Ce sont ces erreurs doctrinales qui expliquent sa pastorale scandaleuse et sa promotion du lobby homosexuel.

En conséquence, les auteurs de la *LETTRE* demandent aux évêques d'interpeller le pape François afin qu'il rejette ces hérésies.

Mais d'où lui viennent-elles ? Cet exposé froid et même glaçant des erreurs du Pape ne dit rien sur sa vie, ses antécédents, comment il a attrapé le virus. Rien... car si les auteurs racontaient la vie du pape François, peut-être leur faudrait-il remonter à Vatican II, la cause de tous ces maux, et aux désastreux pontificats précédents, dont ils ne disent rien. Accuser François sans dénoncer

le Concile, c'est administrer un antalgique à un malade sans soigner son mal ! Mais pour ces gens-là, la liberté religieuse, l'ouverture au monde ne semblent pas faire difficulté ! Avant de faire remontrance au Pape, il faudrait peut-être balayer devant sa porte ?

Quand le Pape est hérétique, comment sortir de la crise ? Les 30 et 31 mars 2017, un colloque organisé à Sceaux par l'université Panthéon-Sorbonne, a étudié la question de la déposition du Pape, s'intéressant en particulier au cas de Paul VI. Or deux intervenants, Cyrille Dounot, professeur d'histoire du droit et Olivier Échappé, conseiller à la Cour de cassation, ont rompu la loi du silence en présentant les accusations d'hérésies, schisme et scandale formulées par notre Père. Ils reconnurent en lui le seul théologien qui a su définir et tenté d'ouvrir une voie canonique permettant d'évincer, déposer, chasser un Pape qui déviait de la doctrine de la foi catholique.

Les théologiens proposent deux solutions, que Mgr Schneider aujourd'hui, récuse également, de même que notre Père : « *Papa hæreticus depositus est... un pape hérétique est déposé.* » Solution impraticable dans nos temps de confusion ! « *Papa hæreticus deponendus est... un pape hérétique doit être déposé.* » Mais qui jugera le Pape ? Or voici le coup de génie de notre Père : « Le dogme du Vatican (I) seul apporte une solution réaliste. Qui jugera le Pape ? Mais le Pape lui-même dans son infaillible magistère doctrinal ! » (CRC n° 69, juin 1973, p. 10).

Le dogme de l'infaillibilité pontificale est la clef de voûte du procès du Pape hérétique. Notre Père ne se contenta pas d'en faire la démonstration théorique. Après le Concile, par la série de ses démarches canoniques à Rome, il mit en œuvre ses propres enseignements, réalisant à lui seul et en toute légalité l'instruction du procès du Saint-Père, jusqu'à son acte d'accusation par le dépôt de son *LIVRE D'ACCUSATION* de 1973 et son appel à un jugement infaillible. Cette conférence est une synthèse remarquable de tout le combat de notre Père !

DIMANCHE 5 MAI : LA POUDRIÈRE.

L'actualité politique mondiale est la conséquence des actualités religieuses : la guerre est le châtiment de l'apostasie de l'Église et du Pape.

C'est au Moyen-Orient que pourrait bien se produire l'étincelle qui embrasera le monde entier, si le pape François persiste à ne faire aucun cas des demandes de la Vierge Marie pour obtenir la paix. Iran, Irak, Syrie, Hezbollah... Les tensions entre les États-Unis et Israël d'une part et l'Iran et ses alliés de l'autre ne cessent de s'accroître. Le dernier épisode est le “printemps algérien”, sanctionnant les trop bonnes relations du gouvernement Bouteflika avec la Russie, l'Iran et la Syrie de Bachar el-Assad.

Que devient la France dans ce contexte si périlleux ?

L'incendie de la cathédrale Notre-Dame de Paris nous la révèle plus que jamais livrée à ses démons républicains. Attentat ou accident ? La réponse est un secret de polichinelle dans la mesure où ce désastre tombe à pic pour réaliser le projet futuriste de transformation de l'île de la Cité demandé par Hollande et Hidalgo, fin 2016, en vue des Jeux olympiques de 2024... Ne comptons donc pas sur Macron pour reconstruire la France. Le châtement de cette impiété est l'incurie de son gouvernement, incapable de réformer les dépenses publiques.

La France est donc plus que jamais la fille aînée d'une Église romaine en pleine apostasie. La Mère et la Fille sont d'ailleurs en train de se laisser séduire par l'Antichrist de Pékin. À l'occasion de sa visite d'État en France, parlant le même langage que son compère le pape François avec lequel il a signé son pacte le 22 septembre 2018, Xi Jinping a appelé la France et la Chine à un développement commun sur la base de l'indépendance, de l'ouverture, l'inclusion, l'enrichissement mutuel et la responsabilité. *GAUDIUM ET SPES*, prêché par le chef du parti communiste chinois ! Et frère Bruno de conclure dramatiquement : « Si Xi Jinping réussit à dominer le monde pour le centenaire de la République populaire de Chine, s'accomplira la prophétie de sœur Lucie de Fatima selon laquelle le monde entier serait un jour communiste. Et le mouvement d'animation de cette démocratie universelle en aura évincé l'Église catholique. »

À moins que le processus de "dédollarisation" entrepris par les économies russe et chinoise, et autres, qui refondent petit à petit leurs échanges sur la garantie effective de la valeur de l'or, ne devienne la mèche enflammée qui mette le feu à la poudrière mondiale. En effet, ce processus aboutira à mettre les États-Unis dans l'impossibilité de faire financer leur dette par le monde entier... Alors, pour sauver la souveraineté du dollar, les Américains feront la guerre, exploitant un *casus belli* quelconque. Ce ne sont pas les prétextes qui manquent : les provocations de la turbulente Corée du Nord ; la lutte pour le contrôle des îles *Senkaku* entre la Chine et un Japon qui s'arme ; la volonté chinoise d'annexer Taïwan...

Un seul môle de paix dans ce monde furieux : la Russie de Vladimir Poutine. Il est fort, grâce à ses nouveaux systèmes d'armes sans rivaux. Il est sage, cherchant à éviter à tout prix des confrontations qui nuisent même au vainqueur. Enfin, pour notre consolation, il tend encore la main à notre France pitoyable, lui offrant ses condoléances et son aide après l'incendie de Notre-Dame et rappelant, lui seul ! qu'il s'agit d'un sanctuaire chrétien.

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

DVD : achat 7.50 €. – CD : achat 5 €.
Ajouter le prix du port.

◆ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH.

AVRIL 2019

- MC 9. LE COMBAT DU COMMUNISME CONTRE L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN CHINE. 1947-1952.
1 DVD – 1 CD.

- PI 8.13. LE FRÈRE MARIE-VICTORIN. LA SCIENCE, MAIS POUR QUEL NATIONALISME ?
1 DVD – 1 CD.

◆ CAMP-RETRAITE DE LA COMMUNION PHALANGISTE 2018.

- PC 81. LE COMBAT DE LA VIERGE ET DU DRAGON. 1689 - 1917

AVRIL 2019

- 15. UN SIÈCLE DE SAINTETÉ POPULAIRE.
- 16. LE SAINT CURÉ D'ARS.
- 17. PIE IX LE SAINT, LÉON XIII LE LIBÉRAL.
- 18. NOUS METTRE À L'ÉCOLE DE SAINTE THÉRÈSE.
2 DVD, 1 CD – 3 CD.

MAI 2019

- 19. SAINT PIE X, PHARE DU VINGTIÈME SIÈCLE.
- 20. « SON ŒUVRE ABOUTIRA ! »
- 21. FATIMA, NOUVELLE ALLIANCE.
- 22. UN CHOIX DE VIE, LA DÉVOTION AU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE.
- 23. « LE CIEL EN EST LE PRIX », AVEC MARIE POUR SOUTIEN !
2 DVD, 1 CD – 3 CD.

- PC 81 BIS. LA RELIGION EN VRAI. AUX PÉRILS DU PROGRÈS.
 - 4. MGR FREPPEL, TÉMOIN DANS L'ORAGE.
1 DVD – 2 CD.
 - 5. JÉSUS : L'HISTOIRE, LA FOI.
1 DVD – 2 CD.

Mais pour réaliser pleinement ses desseins de paix par la Russie, le Cœur Immaculé de Marie veut que cette nation lui soit consacrée. L'analyse géopolitique de la situation mondiale ne fait que mettre en relief la nécessité de cette condition ! Encore faut-il que le Pape daigne obéir aux demandes de Notre-Dame... Prions beaucoup pour le Saint-Père !

(frère Guy de la Miséricorde.)

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.